

FONTENOY

L'INCENDIE

ET

LA RESTAURATION

PAR

L'Abbé BRIEL,

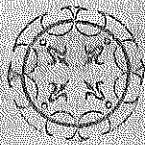
CURÉ DE CONDREVILLE ET DE FONTENOY

NANCY

IMPRIMERIE DE G. CRÉPIN-LEBLOND

GRANDE-RUE VILLE-VIEILLE, 14

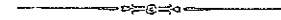
1874



# FONTENOY



## L'INCENDIE ET LA RESTAURATION



Après deux ans d'hésitation, je cède aux plus pressantes instances, et je vais retracer les douloureux événements de Fontenoy. Que de fois j'ai commencé, puis abandonné ce triste récit ; je ne me sentais point le courage de faire revivre ces déchirantes scènes, et je déclinai volontiers cette tâche, espérant qu'une main plus habile publierait un compte-rendu fidèle des malheurs qui nous ont frappés.

J'ai attendu en vain. Des brochures intéressantes ont été écrites sur Fontenoy ; je les ai lues, et je n'en suis pas pleinement satisfait, malgré leur mérite littéraire et le patriotisme qui les a toutes inspirées. Les unes sont incomplètes et ne touchent qu'un côté du désastre ; les autres ne sont qu'un cri d'indignation : certes ce sentiment n'est ici que trop justifié ; mais il peut conduire à des exagérations déplorables ; ce ne serait plus l'histoire dans sa froide impartialité, ce serait une violente récrimination contre un ennemi barbare. Je veux éviter cette pente où le sujet entraîne si naturellement, et je saurai commander à la vivacité de mes souvenirs. D'ailleurs les faits qui se sont passés à Fontenoy sont assez éloquents par eux-mêmes et n'ont pas besoin d'être présentés sous des couleurs si fortes.

Un simple récit, un exposé calme, des détails vrais feront, je l'espère, mieux apprécier cette exécution jusqu'alors imparfaitement connue et, je n'en doute pas, l'indignation que je saurai contenir éclatera plus vive et mieux fondée dans l'âme de tous. On se refusera à croire certains détails, on ne pourra s'imaginer que l'armée d'un peuple se disant civilisé s'oublie à ce point : j'affirme la rigoureuse exactitude de mes paroles ; j'écris sous la déposition sévèrement examinée de mes malheureux paroissiens ; j'ai vu moi-même les Prussiens à l'œuvre ; j'ai entendu leurs menaces, leurs ordres ; je suis l'un des témoins et l'une des victimes.

Après avoir redit le pillage, l'incendie de Fontenoy, la dispersion de ses habitants, je montrerai la charité se pressant autour d'eux et venant les aider à relever leurs maisons. Cet édifiant spectacle soulagera les cœurs qu'auront attristés et révoltés les actes inouis que je vais rapporter.

Je m'occuperai peu du côté militaire de l'événement. Le pont fut détruit par les Chasseurs des Vosges, corps composé de volontaires, de mobiles et d'anciens soldats réunis au camp de Lamarche. Si l'on veut suivre leur itinéraire, on peut lire l'étonnante description que M. Rambaux, lieutenant, a faite de cette expédition, longtemps étudiée et hautement approuvée par le Ministre de la guerre. Chacun connaît le but poursuivi. En interceptant la ligne, on voulait isoler de l'Allemagne l'armée assiégeant Paris et arrêter les troupes de Manteuffel accourant au secours de Werder.

## PREMIÈRE PARTIE

### Incendie de Fontenoy.

#### I

LES PRUSSIENS A FONTENOY AVANT LE 22 JANVIER 1871

Dès le mois de septembre 1870, un détachement de cinquante Prussiens occupait Fontenoy, gardait la station et veillait sur le chemin de fer. Deux sentinelles étaient nuit et jour sur le pont où la ligne franchit la Moselle, à 800 mètres en amont du village. Ces soldats, je tiens à le constater, vivaient en bonne intelligence avec les habitants qui les logeaient et se résignaient à ce long et dur sacrifice. Selon la tradition religieuse de leur pays, les Allemands firent une fête pour honorer l'arbre de Noël et témoignèrent hautement dans cette circonstance de leur sympathie pour la population. Le 25 décembre, les soldats déposèrent solennellement à l'église cet arbre de Noël qui portait, au milieu des fleurs et des rubans dont il était orné, une inscription flatteuse pour Fontenoy. Ne voulant point froisser ces ennemis trop susceptibles, ni conserver sous nos yeux ce pieux trophée, je le fis transporter à la sacristie. Il s'y trouvait encore au moment de l'incendie, comme pour protester en faveur des habitants et contre le pillage et la profanation de notre église.

Au mois de janvier 1871, des bruits vagues circulaient sur un coup de main de la part de nos soldats. Ils devaient, disait-on, faire sauter un pont de Liverdun, celui de Fontenoy ou le tunnel de Foug. Les uns accueillaient cette rumeur avec empressement et enthousiasme : c'était pour eux l'aurore de nos triomphes ; les

autres, moins crédules, se demandaient avec raison comment nos soldats pourraient traverser deux départements gardés par l'ennemi. L'entreprise paraissait téméraire, impossible. Il ne fallait rien moins que l'audace et l'héroïsme de nos soldats pour la tenter et réussir. Alors qui pouvait croire à ce succès ? Pendant le siège de Toul, on avait tant de fois annoncé l'arrivée de nos troupes, et chacune de ces attentes qui nous faisaient palpiter était suivie de la plus amère déception. Les Prussiens connaissaient eux-mêmes ce bruit, s'en amusaient, en causaient en riant avec les habitants de Fontenoy. Ni les uns ni les autres ne pensaient toucher à ce coup de main dont les conséquences ne répondirent point au généreux dessein qui l'avait fait concevoir.

Dans la nuit du samedi au dimanche 22 janvier 1871, des coups de canon furent tirés à Toul entre deux heures et demie et trois heures et jetèrent l'inquiétude dans tous les environs. A ce moment 500 Chasseurs des Vosges venaient de franchir péniblement la Moselle, à Pierre, à 5 kilomètres de Toul et montaient à Villey-le-Sec par un sentier escarpé, à travers le bois. A ce signal d'alarmes, ils s'arrêtèrent tous, émus, troublés, se demandant avec effroi : notre projet n'est-il pas découvert ? puis reprennent aussitôt leur marche d'un pas plus rapide. Honneur à leur froide intrépidité en face de ce terrible inconnu !

A Fontenoy, les Prussiens couchés chez les habitants se levèrent au bruit du canon, se rendirent à la gare ; plusieurs d'entre eux furent même éveillés par les bonnes personnes qui les logeaient. Comme on ne savait pas s'ils seraient longtemps absents, on conserva des lumières dans plusieurs maisons. Rien ne paraît plus naturel, et cependant on nous en fit un crime. Aux yeux des officiers prussiens, c'était un témoignage irrécusable : les habitants attendaient les soldats Français, trempaient dans le complot et méritaient un châtiment exemplaire.

## II

### DESTRUCTION DU PONT

---

A cinq heures moins un quart, les Prussiens sont, les uns à la station, les autres sur la ligne ; le village est dans le calme le plus complet. On entend alors dans la rue venant de la forêt, une foule qui marche avec précaution. Ce sont les Chasseurs des Vosges. Ils traversent le village en silence, se dirigent vers la gare, s'arrêtent à une certaine distance ; l'obscurité est complète. Une décharge se fait entendre ; puis le bruit des portes qui tombent, des vitrines qui se brisent, des cris affreux et déchirants. .... Les Français se précipitent dans la gare ; les Prussiens se rendent ou se sauvent à la faveur de la nuit. Un des leurs était tué ; deux étaient blessés, l'un au bras, l'autre au côté ; quatre furent faits prisonniers à ce moment, y compris le sergent-major, qui s'était blotti sous une table et qu'il fallut tirer de sa cachette par les bottes.

La plupart des habitants furent seulement éveillés par ces coups de fusil et se demandaient avec épouvante : Qu'arrive-t-il ? Ils n'en seront pas moins accusés et rendus responsables de la mort et des blessures des soldats prussiens.

Qui le croirait, trois mois après, les officiers allemands n'étaient pas encore revenus de cette incroyable prévention, et l'un d'eux me disait avec sang-froid : « Vos paroissiens auraient dû se placer entre nos soldats et les vôtres. » — « Sans doute, lui répondis-je, pour recevoir les balles de deux côtés et servir de rempart aux ennemis de la France. »

Nos soldats parcoururent le village cherchant les Prussiens qui s'y trouveraient encore ; trois retardataires qui ne s'étaient point rendus à la gare furent faits prisonniers.

Un seul homme de Fontenoy, Bruant, Christophe, fut requis par les Français pour les accompagner sur le pont. Il s'y

rendit en faisant observer à quelle vengeance il serait exposé. Trois jeunes hommes allèrent aussi sur la ligne, et causaient avec les soldats qui enlevaient les rails et enroulaient les fils télégraphiques. Je note ces circonstances qui paraissent futiles mais qui réduisent à néant les fausses accusations sur lesquelles les Allemands voulurent plus tard s'appuyer pour justifier l'incendie. Les deux Prussiens blessés furent portés d'abord, l'un chez M. Maillard, l'autre chez M. Thomas ; puis tous deux retournèrent dans les maisons qu'ils occupaient auparavant : chez M. Cahiez et chez M. Hachet. Un officier français leur fit donner les premiers soins avec la plus touchante sollicitude, et dit en se retirant : Traitez-les comme vos enfants.

Pendant ce temps, on travaillait sur le pont avec une activité fiévreuse, au milieu d'émotions que décrit admirablement M. Rambeaux. J'emprunte à sa brochure cette page saisissante :

« D'après les renseignements, on devait trouver le tampon de » bois qui ferme l'entrée de la chambre de mine à 50 cent. sous » le ballast. On creuse rapidement : à 40 centimètres, on ne » trouve rien ; on continue : à 60 centimètres, rien ; à 80, rien. » Le découragement se peint sur tous les visages. Enfin, on » creuse toujours, et soudain la pioche rebondit et rend un son » mat : c'est le tampon de bois. On déblaie le terrain, on dé- » couvre la cheminée, et à l'aide d'une échelle de corde, » deux mineurs descendent pour mettre en place les sacs de » poudre.

» Tout à coup un train est signalé venant de Toul et se diri- » geant sur nous à toute vapeur. Chacun saute sur son fusil et » s'apprête à la résistance : les rails ont d'ailleurs été enlevés, » et un déraillement à l'extrémité du pont est inévitable. Mais » le train s'arrête à environ 1,000 mètres, il stationne un ins- » tant, puis rebrousse chemin. Ce train était rempli de troupes » bavaoises appartenant au corps de Manteuffel. Il n'avança pas, » parce que le disque était fermé, et les lanternes éteintes à la » gare. Pendant cette alerte, un autre incident a failli avoir » des conséquences terribles.

» A la nouvelle de l'approche du train, les hommes descen- » dus dans la chambre à mine remontent en toute hâte, et, soit » émotion, soit maladresse, celui qui les éclaire laisse tomber » sa lanterne dans la cheminée, sur les sacs de poudre. Une » explosion peut avoir lieu et nous ensevelir tous. L'un des » mineurs, M. Tissot, voit le danger, et, n'écoutant que son » courage, il descend précipitamment dans le puits et souffle le » lanterne. C'est un beau trait de sang-froid et de dévouement. » Le train parti, on reprend lestement l'opération ; on place les » mèches, on comble la cheminée, on rassemble les hommes, » on met le feu, et on s'éloigne rapidement. »

De retour à Fontenoy, quelques soldats entrent un instant chez MM. Roussel et Rottement, aubergistes ; un Français recevoir un Français dans une telle circonstance, quelle chose abominable ! leurs maisons seront brûlées les premières. Bientôt tous les soldats sont réunis dans la rue et s'apprêtent au départ ; un officier regarde sa montre et dit : Encore deux minutes et le pont sautera. Au moment marqué, une explosion formidable retentit et fait trembler la terre ; deux autres détonations presque simultanées lui succèdent. C'est le pont qui saute en l'air. Deux arches sont complètement détruites, et la pile est rasée au-dessous du niveau de l'eau. Le but est atteint. Les Chasseurs des Vosges poussent un immense cri : *Vive la France!* les habitants qui les entourent y répondent, leur serrent la main en ajoutant : Vous partez, nous sommes perdus. Les clairons sonnent, la vaillante colonne part au pas accéléré et disparaît du côté de la forêt.

Il était sept heures moins un quart. Selon la coutume, à cette saison, l'Angelus sonnait. Hélas ! ces accents de nos cloches étaient comme le glas funèbre de Fontenoy, et devaient ajouter encore à la colère des Allemands.

III

RETOUR DES PRUSSIENS A FONTENOY. — LES PREMIERS HABITANTS  
EMMENÉS PRISONNIERS.

L'explosion avait été entendue au loin. A Gondreville, situé à deux kilomètres, les détonations furent effrayantes, et chacun crut qu'on tirait le canon aux abords du village. Le jour commençait à paraître. On aperçut un nuage de fumée au-dessus de la Moselle, sur le pont du chemin de fer, puis les deux arches écroulées. Le doute n'était plus possible : les Français étaient venus. Cette nouvelle se répandit comme l'éclair, et l'on se porta en foule vers la rivière pour voir la brèche. La joie se manifesta par des battements de mains, peut-être par des cris ; je ne les ai pas entendus ; mais ils me furent plus tard reprochés avec menaces. N'était-il pas naturel cependant, d'applaudir à ce succès ? Depuis si longtemps nous étions attristés par des revers continuels !

Cette joie patriotique ne dura point. A huit heures, un train venant de Toul s'arrête vers le canal : des soldats en descendant, se déploient nombreux dans la plaine, et s'approchent en tirant sur Gondreville. Ils craignent que des Francs-tireurs n'y soient cachés, ou veulent épouvanter la population. Ils entrent dans le village, parcourent les rues en tirillant sans cesse ; plusieurs balles pénètrent dans l'intérieur des appartements. Ce tir au hasard se renouvelle de temps en temps pendant la journée. Vers trois heures, je chassais des enfants qui s'étaient imprudemment groupés à la jonction de plusieurs rues ; trois soldats tirent à ce moment, et je vois, à quelques mètres leurs balles labourer le mur de la maison Détré. Je me retire dans un corridor, et quand ces Prussiens passent, je m'approche, et je les conjure de ne tirer qu'avec précaution pour éviter tout malheur ; l'un me regarde avec colère, les autres me frappent sur l'épaule en signe d'assentiment.

A Fontenoy s'ouvrait le premier acte de la vengeance. Vers sept heures et demie, un train venant de Nancy dépose auprès

du moulin de nombreux soldats ; tous sont dans un état d'exaspération difficile à décrire. Des habitants d'Aingeray venus sur une éminence voisine, regardaient le pont en simples curieux, ne se doutant de rien. Ils sont cernés, maltraités et faits prisonniers. Le jeune Camille Demange, du moulin, est arrêté, menacé. M. Caré, de Foug, arrivé la veille pour travailler à la filature de M. Mercier, est pris, violemment entraîné et passera quatorze jours en prison.

Les Prussiens se déploient ensuite en tirailleurs autour de Fontenoy, s'avancant peu à peu, avec les plus minutieuses précautions ; d'autres soldats, sortant de Gondreville, les appuient. Hélas ! on ne songeait guère à se défendre : chacun tremblait à leur arrivée. Ces braves entrent dans le village comme des furieux, en proférant les menaces les plus terribles. Un officier crie dans la rue : Dans un quart d'heure, vous serez tous brûlés. La maison du maire est entourée, et M. Bruant a l'honneur d'être le premier prisonnier (1). Il est conduit à la gare, et des soldats, mettant leurs baïonnettes sur sa poitrine, lui répètent à chaque instant : Tu seras fusillé.

Sur ces entrefaites, un jeune étranger arrive à Fontenoy et demande imprudemment : où sont les Français ? Les Prussiens s'en emparent aussitôt. Ses souliers étaient couverts de boue ; il avait une giberne sous sa blouse. A ces signes, les Allemands n'en doutent plus : c'est un égaré de la colonne expéditionnaire. Ils l'entraînent, le frappent avec acharnement. En vain, ce malheureux les supplie de l'épargner, affirmant qu'il est voyageur ; la colère des soldats s'enflamme de plus en plus, et l'un d'eux tire sur lui presque à bout portant et sous les yeux des officiers. Le jeune homme s'affaisse, il avait une jambe brisée. On le porte à la gare, où d'autres soldats le piquent avec leurs baïonnettes ; il jetait des cris affreux.

M. Bruant, maire, fut témoin de ce supplice, et d'autres personnes en suivirent avec effroi les cruelles phases : c'était la préface du châtimeut.

(1) M. Bruant, maire, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.



D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, ce malheureux serait Léonard-Christophe Debare, d'Art-sur-Meurthe. Le registre de l'hospice Saint-Charles porte, en effet, à la date du 22 janvier 1871 ; est entré un jeune homme de 18 ans, Léonard Debare, né à Art-sur-Meurthe. Il est mort le 15 février suivant, des suites d'une blessure au bas de la jambe, par arme à feu. Depuis plusieurs années Léonard Debare avait quitté son village natal et on ne savait pas ce qu'il était devenu au moment de la guerre. Il n'est pas probable cependant qu'il ait fait partie de la colonne expéditionnaire puisque les officiers affirment n'avoir perdu personne à Fontenoy.

Les Prussiens fouillent partout, les maisons, les greniers, l'église, le clocher et ne découvrent aucun soldat français. Ils sont témoins des soins généreux que l'on prodigue à leurs frères d'armes ; leur cœur n'en est pas touché ; chose inexplicable, ils sévirent avec plus d'animosité contre les familles qui ont recueilli les deux blessés. Le plus gravement atteint des deux avait été porté dans la maison de M. Maillard ; les soldats s'y précipitent ; y voient-ils des tâches de sang ? Je l'ignore ; mais, dans leur fureur, ils saisissent M. Maillard, l'accablent de coups et l'auraient étranglé, si l'on n'avait mis fin à cette première lutte. Echappé des mains de ces forcenés, ce père de famille veut fuir à travers son jardin. Six Allemands lui présentent leurs baïonnettes et le repoussent dans l'intérieur ; il tente de sortir par la porte donnant sur la rue ; un officier lui place son revolver sur le cœur en lui disant : Brûle dans ta maison.

M. Cahez avait changé le linge ensanglanté d'un soldat blessé. Par malheur, il restait sur le plancher une tache de sang. Les Prussiens l'aperçoivent, et, transportés de colère, ils arrachent une partie des vêtements de M<sup>me</sup> Cahez, et quand cette femme voulut plus tard s'échapper avec son enfant, une pluie de balles tombait par la fenêtre dans l'appartement. La santé très-délicate de cette pauvre mère fut ébranlée par ces secousses, et quelques mois après, elle succombait laissant un jeune orphelin.

Le soldat soigné dans cette famille guérit de sa blessure et rencontra plus tard M. Cahez dans les rues de Nancy ; il lui prit les mains avec reconnaissance, et en apprenant les odieux traitements dont ses bienfaiteurs avaient été victimes, il se mit à pleurer. Ces larmes condamnent mieux que nos paroles la conduite des Prussiens à Fontenoy.

L'arrestation de chaque prisonnier était marquée par de nouvelles avanies : M. Mouilleron, facteur à la gare, M. Hachet, François, et M. Rousselot, père, furent traités et frappés indignement. La rage de ces Allemands se surpassa dans une scène hideuse : Emile Brice n'avait que 17 ans ; les soldats le prennent, le poussent dans la rue, le renversent sur le sol ; les uns le frappent avec la crosse du fusil pendant que les autres, pour l'empêcher de se mouvoir, lui tiennent sur la poitrine la pointe de leurs baïonnettes. M. Maillard, grand-père d'Emile, s'approche en pleurant, prend la tunique de l'officier, le conjure de faire cesser un traitement aussi cruel. L'officier le repousse avec indignation ; pauvre vieillard, dans quelques instants, on vous punira même de cette prière : vous l'expiez par votre mort.

Ces prisonniers étaient conduits dans les wagons. Mme Brice avec Maria sa fille, Adeline Bruant, sa nièce, se dirige vers le train pour offrir quelques secours à son fils. Mme Mouilleron et Mme Hachet les suivent, portant un peu d'argent à leurs maris, toutes sont arrêtées et brutalement poussées dans les wagons, au milieu des injures et des menaces. Rien ne devait être respecté dans ce triste jour.

A ce moment, M. Maillard s'approche du chemin de fer pour donner des vêtements à ses petits-enfants. Brisé par les ans et les infirmités, ce vieillard ne pouvait plus marcher qu'à l'aide de deux bâtons. Les soldats le reconnaissent sans doute, ou l'officier cité plus haut donne l'ordre : il était présent. On tire sur ce vieillard ; la balle lui traverse le bras et pénètre dans le ventre. M. Maillard s'affaisse : les officiers accourent avec un air satisfait. Ne fallait-il pas applaudir à cet exploit ?

M. Mayeur, instituteur, prend dans ses bras le pauvre blessé et le rapporte dans sa maison.

M. l'abbé Antoine, vicaire de Gondreville, était à Fontenoy pour chanter la Messe. Il visite ce bon vieillard et l'encourage dans ses souffrances. A peine est-il sorti que les Prussiens arrivent dans cette maison déjà tant éprouvée, arrachent un volet de l'armoire, s'en servent comme d'un brancard, portent le blessé dans le train, et l'emmenent le soir à Nancy. Il y mourut le 26 dans des douleurs atroces.

Une croix s'élève à l'endroit où il fut blessé, et vous y pouvez lire cette inscription :

Ici tomba frappé d'une balle prussienne

Jean-Baptiste Maillard

Agé de 74 ans

Le 22 Janvier 1871.

Au nom de l'humanité, je voudrais pouvoir m'arrêter dans ce lamentable récit, mais on ne saurait pas jusqu'où les Prussiens ont poussé le délire de leur aveugle vengeance ; je redirai donc tous les actes de cruauté dont ils se sont rendus coupables.

M. Moriot, père de M. le Maire actuel, fut arrêté dans sa cour, entraîné dans la rue. Il fait avec calme une observation. L'officier ne se possède plus, prend un fusil des mains d'un soldat, le lève pour en frapper M. Moriot, qui est assez habile pour esquiver le coup. Le fusil va toucher le sol et se brise en morceaux. La fureur de l'officier n'a plus de bornes, et tous les débris du fusil tombent sur le dos de la victime. On le remarquera souvent, les officiers étaient plus impitoyables que les soldats. MM. Thomas, André, Toussaint, Nicolas, furent arrêtés en même temps, et ne furent pas mieux traités. La fille de ce dernier apporte 20 francs à son père. Un Prussien le remarque et s'empare de cet argent. M. Toussaint ose réclamer et reçoit un coup qui lui fait sortir trois dents de la bouche.

Les Prussiens étaient tellement excités qu'ils ne savaient plus épargner personne. Deux hommes de Velaine, MM. Louis et

Christophe traversaient Fontenoy avec leurs voitures, allant chercher du vin dans les côtes de Toul. — Un officier leur demande : D'où êtes-vous ? — De Velaine, répondent-ils sans rien soupçonner. — De ce village qui touche à la forêt ? — Oui, monsieur. — Il les fait aussitôt conduire à la gare. L'un d'eux lui dit avec convenance : Je suis étranger, je n'ai rien vu. Il est frappé si violemment au visage que le sang jaillit.

Un fait encore qui prouvera comment les Allemands émus par la passion ne savaient plus rien discerner :

Hippolyte Meaucorps, misérable idiot, alors à Velaine, maintenant à Gondreville, s'en allait par les villages mendiant son pain. Ce dimanche, il arrive par hasard à Fontenoy pour faire sa tournée habituelle. Il est pris, battu par les soldats, et conduit avec les autres prisonniers. J'en appelle à toute la contrée qui le nourrit, a-t-il rien sous ses haillons et dans son extérieur qui puisse laisser soupçonner un franc-tireur, même habilement déguisé ? Ce pauvre idiot ne comprenait rien à ce qui se passait, à ce qu'on lui demandait ; il excitait par là chez les soldats une irritation plus vive. Ils le frappaient avec barbarie, et un officier lui donna sur la tête un coup de plat de sabre si vigoureux, que ce malheureux fut renversé à terre. On ne cessa de le battre qu'à la porte de la prison où cet innocent souffrit plusieurs jours comme coupable envers l'armée allemande.

Vous vous indignez, lecteur, vous vous demandez : A quelle époque on fut plus froidement et plus lâchement cruel ? Voici qui vous fera mieux apprécier encore nos généreux vainqueurs :

Ces prisonniers étaient dans les wagons et s'attendaient à partir pour Nancy. Vers neuf heures et demie, on les fait descendre et on les ramène devant la gare. Dans ce court trajet, un soldat porte dans le dos d'Adeline Bruant un coup si brutal que cette jeune fille va tomber sur des bois à quelque distance. On place ces malheureux sur une seule ligne ; les officiers se retirent à quelques mètres : deux cents Prussiens viennent se ranger en face, arment leurs fusils et s'appêtent à tirer. Qui ne se représente cette scène de désolation ? Tous croient toucher à



la mort : tant de fois on leur a dit : « Vous serez fusillés ! » Les enfants se jettent au cou de leurs parents ; on n'entend que des cris et des prières. Pendant vingt minutes, on les tient dans ces déchirantes angoisses. Il y avait là des vieillards, des mères de famille, des jeunes filles ! Officiers et soldats jouissent de ce spectacle : ô nobles cœurs ! et nous sommes dans un siècle fier de sa civilisation ; et c'est là, me dites-vous, le peuple le plus instruit du monde.

Après cette longue agonie, un chef donne l'ordre du départ pour Toul. Malheur à celui qui ne marche pas assez vite ; malheur à ceux qui témoignent, sur le chemin, de l'intérêt à ces infortunés. On frappe sans pitié. De Fontenoy à Toul, M. Hachet fut renversé six fois par les coups dont on l'accablait. Il arriva comme anéanti dans la prison, et quelques jours après, on fut obligé de le renvoyer. Dans les rues de la ville, le jeune Muller de Fontenoy veut s'approcher de ses concitoyens : deux Prussiens le prennent et le jettent sur le pavé.

C'est à peine si l'on put protéger les prisonniers contre la fureur des soldats de Toul. Ils furent présentés au commandant qui leur dit : Vous serez jugés, et si vous êtes coupables, vous serez tous mis à mort. M. Bruant, maire, fut conduit à la prison militaire ; les autres captifs furent entassés dans la sellerie d'une caserne ; les femmes furent mises en liberté.

En sortant de Toul, elles virent l'incendie de Fontenoy ; l'une d'elles avait laissé le matin son enfant seule à la maison ; elle apprit que la maison était en feu. Qu'était devenue sa petite fille ? Excitées par ces déchirantes inquiétudes, elles essayèrent, mais inutilement, d'atteindre le village ; les Prussiens, le fusil chargé veillaient autoür du vaste foyer. Ces pauvres femmes revinrent en larmes à Gondreville, et passèrent dans mon presbytère cette nuit affreuse.

Les hommes destinés à la prison de Nancy ne furent pas plus ménagés. M. Brice, dont le beau-père fut blessé, dont le fils avait tant souffert, entra avec les menottes comme un criminel à Nancy.

M. Mayeur, instituteur, avait été arrêté, puis relâché vers

huit heures. Il fut repris au moment du pillage. Les soldats voulaient qu'il leur livrât l'argent de la commune : de là leur acharnement contre lui. Ils lui lièrent les mains derrière le dos d'une manière si étroite, qu'elles se gonflèrent et prirent une teinte bleuâtre. M. Mayeur fut plusieurs jours sans retrouver le mouvement de ses doigts. C'était trop peu : les soldats l'insultaient, et l'un d'eux, mieux inspiré, lui frotta la figure avec du lard. Quel odieux raffinement !

En lisant ces pages, on sera peut-être tenté de suspecter la fidélité de ces détails. Hélas ! je voudrais pouvoir en douter moi-même, mais chacun de ces faits serait attesté par une foule de témoins. Comment donc les Allemands étaient arrivés à ces excès de cruelle vengeance ? Je dois le dire, ils étaient surexcités par les mensonges et les exagérations de leurs officiers qui les trompaient pour les rendre implacables. Ils leur répétaient : « On vient de trouver dans les bois, pendus et horriblement mutilés, deux de nos soldats faits prisonniers. » C'était une infâme calomnie : les sept soldats emmenés revinrent à Toul et le publièrent ; ils n'avaient eu qu'à se louer des chasseurs des Vosges. Les officiers disaient encore : « Les Français ont coupé la langue, le nez, les oreilles de notre soldat tué. » Quelle est la valeur de cette dernière imputation ? Dans la matinée du dimanche, on obligea M. Bruant, maire, et M. Rousselot à creuser une fosse, à y déposer eux-mêmes le cadavre. En le portant, la tête pencha, la bouche s'ouvrit, la langue était intacte ; le nez n'était pas touché ; on ne remarqua rien aux oreilles. Ce Prussien portait il est vrai, la barbe et les cheveux très longs. Je veux être impartial jusque dans les plus petits détails. Un de nos soldats, au retour, se vanta dans un village d'avoir l'extrémité d'une oreille. J'aime à croire que c'était une pure sanfarounade. En revenant du pont, il avait dit en passant à côté du cadavre : « Je vais couper le bout d'une oreille » ; un sergent, se retournant indigné, lui répond : « Je vous défends absolument de toucher à cet homme ; il est mort, respectons-le » : je m'en tiens à ce noble langage si digne d'un cœur français.

IV.

LE PILLAGE.

Le nombre des Prussiens augmentait sans cesse à Fontenoy. Il fallait, ce semble, une armée pour détruire ce hameau : les rues, les jardins étaient couverts de casques à pointe, et avec le chiffre grandissaient la colère et l'agitation. M. l'abbé Antoine, venu pour dire la messe, ne le put à cause de ce tumulte. A son entrée au village, il avait été menacé par quatre soldats qui, pour s'expliquer, le conduisirent chez M. Lamy, originaire de l'Alsace. Là, l'un de ces Prussiens disait : Fusillons-les tous deux, ils ne valent pas mieux l'un que l'autre. Un sergent intervint et fit cesser ces propos. Un habitant conseilla bientôt à M. l'abbé de se retirer ; il avait entendu des officiers parlant de l'arrêter et ajoutant : Si c'était le curé, nous ne le ménagerions pas. Je ne connus que plus tard ces bienveillantes dispositions à mon égard.

M. Simorre, chef de gare, venait de partir encore pour la prison de Toul avec M. Thomas André et M. Bruant Joseph qui fut battu pendant tout le trajet. Ces arrestations ne satisfaisaient point les soldats, qui paraissaient attendre avec une certaine impatience de nouveaux ordres.

Vers une heure, des cris de joie éclatent, les soldats se précipitent dans les maisons ; l'ordre désiré vient d'arriver : Fontenoy est condamné au pillage. Courez, malheureux et rapaces Allemands ; la menace sur les lèvres, entrez dans ces maisons qui, depuis quatre mois, étaient pour vous si hospitalières ; dépouillez du peu que vous leur avez laissé, ces pauvres habitants dont, un mois auparavant, vous faisiez l'éloge. Ce second acte devrait être plutôt appelé dévastation, vandalisme, car les pillards étaient plus acharnés à briser qu'empressés à emporter ; les meubles renfermaient peu d'objets précieux, mais tous étaient mis en morceaux.

Il y eut razzia complète sur tout ce qui pouvait flatter le large appétit de nos vainqueurs. Les soldats sautaient de joie dans

les rues, portant au bout de leurs baïonnettes, qui un poulet, qui un lapin, qui un jambon. D'autres envahissaient les caves et, pour boire plus à l'aise, montaient les tonneaux et les roulaient dans la rue. Ces exploits étaient salués par des applaudissements frénétiques. L'argent excitait surtout la convoitise ; ils le réclamaient avec insistance. A la campagne, on garde rarement une somme considérable, et nos habitants avaient presque tous enfoui leurs modestes trésors : de là déceptions, colère, menaces, violences. Les maisons de belle apparence attiraient les pillards. M. Forthomme de Nancy avait une maison de campagne inhabitée à ce moment ; les soldats y pénétrèrent, ne trouvant pas ce qu'ils espèrent, ils saccagent l'intérieur et brisent avec dépit les portes et les fenêtres.

Chez les aubergistes et les marchands épiciers, ce fut une véritable lutte entre les soldats qui se disputaient le butin, et on en vit qui jetaient de colère par les fenêtres les litres d'eau-de-vie et de liqueurs. Mesdames Bonhôte et Muller étaient ouvrières en robes ; elles avaient, même des villages voisins, des étoffes à confectionner : le tout fut rapidement enlevé. Le linge était l'objet le plus recherché ; des vêtements, des couchages et des duvets furent pris aussi et portés triomphalement dans les wagons ; nous avons appris qu'une partie de ces objets furent vendus aux environs de Nancy.

Ce pillage fut cependant marqué par des actes d'une noble générosité ; je les mentionnerai pour rester juste envers tous. Plusieurs soldats étaient révoltés de cette manière d'agir et la blâmaient hautement. Chez M. Moriot, un Bavaïois trouve une montre en or et la rend aussitôt ; ailleurs, des soldats se tiennent sur les portes des maisons qu'ils avaient occupées, et en écartent les pillards.

Les habitants assistaient, sans oser rien dire, à cette dévastation ; les hommes s'étaient cachés pour ne pas être faits prisonniers ; presque partout les femmes restaient seules en face des soldats : plusieurs furent indignement menacées et frappées. Clémence Louis, jeune fille en service chez M. Rottement, crut toucher à son dernier jour : Des uhlands lui demandent la clef

de l'église ; elle ne l'avait pas. Ils s'irritent de son refus et se plaignent. Un officier accourt, poursuit cette jeune fille et lui tient longtemps son revolver sur la poitrine. Quel acte de courage !

M. Bruant, maire, était en prison ; des officiers réclament à Mme Bruant, l'argent de la commune ; elle leur répond qu'elle ne l'a pas. Ils s'emportent, jettent à plusieurs reprises cette respectable femme sur le plancher, et l'un d'eux saute à pieds joints sur son dos : encore un acte magnifique pour l'état-major du nouvel empire ! Mme Bruant fut obligée de se cacher sur les greniers de M. Racadot, et profita de la nuit pour gagner Sexey. Les Prussiens la cherchaient encore, et M. Racadot fut à ce sujet fort mal mené.

M. Thomas (Jean-Baptiste), père de quatre petits enfants, était domestique chez M. Geoffroy. Il fut un peu lent pour ouvrir une porte aux soldats, qui le regardent avec colère. Comme il avait une barbe très épaisse, ils le soupçonnent d'être un franc-tireur, ils le saisissent, le frappent sans pitié, l'entraînent sur le chemin de Gondreville, et, pour s'assurer qu'il n'est point un soldat déguisé, ils le dépouillent de tous ses vêtements.

Ce pillage sauva la vie d'une enfant. M. et Mme Mouilleron avaient été saisis le matin tellement à l'improviste, qu'ils avaient laissée dans son lit leur petite fille âgée de trois ans. Les soldats enfoncent la porte ; l'enfant effrayée se cache sous son duvet. Les soldats, en secouant tout, la découvrent, l'emportent et la remettent à Mme Chalbot. Quelques heures après, le feu prenait dans cette maison.

Un coup de trompette annonça la fin du pillage ; tout était parfaitement organisé dans cette armée, même pour la destruction. Ce fut alors que disparut le plus beau calice de l'église. Pour plus de sûreté, nous le déposons chez M. l'instituteur. Se voyant menacé, M. Mayeur le fit porter chez un voisin. Ce vase sacré fuyait de maison en maison la main sacrilège. Il fut découvert et pris chez M. Muller jeune. Que devint-il ? de quelles profanations fut-il l'objet ? je ne saurais le dire. Nous le croyions perdu pour toujours.

Au mois de mai, je reçus une lettre de Mlle Husson, de Toul, religieuse ursuline à Breslau. Elle me demandait, de la part de M. le chanoine Klein, des renseignements sur l'église de Fontenoy. Je lui fis connaître les épreuves que nous avons traversées. Elle me répondit : Votre calice se trouvait à la vitrine d'un orfèvre de Breslau avec d'autres objets précieux venus de France ; M. Klein vient de l'acheter. Donné par la grande aumônerie, le calice portait sur le pied le nom de Fontenoy, ce qui le fit reconnaître. Le généreux chanoine le fit réparer, s'offrit à me le renvoyer, me priant de le faire consacrer de nouveau. Il avait donc été dégradé, profané par les soldats qui l'avaient vendu dans leur pays. J'avais eu l'intention d'indemniser M. Klein de la somme versée par lui ; j'appris par Mlle Husson que cette offre lui ferait de la peine et serait comme une injure à l'inépuisable charité de ce prêtre.

Pour éviter toute difficulté dans le retour, il fut convenu que le calice serait expédié de Breslau à Metz. J'écrivis à Monseigneur de Metz, le priant d'ouvrir son palais épiscopal à ce prisonnier revenant de si loin vers son église dévastée. Sa Grandeur m'avertit de son arrivée par une lettre charmante.

La veille de la fête de saint Mansuy Mgr l'Évêque de Nancy consacrait notre calice qui reparut le lendemain sur l'autel de Fontenoy. Il restera l'un des plus touchants souvenirs de nos malheurs. M. Klein a fait graver à l'intérieur du pied ces mots : « Souvenez-vous de votre confrère Henri Klein, qui a racheté ce calice à Breslau en 1871. » Nous satisferons à ce désir : le nom de M. Klein est marqué parmi ceux de nos plus chers bienfaiteurs. Voilà les prêtres que les Prussiens persécutent aujourd'hui ! Si jamais M. Klein devait prendre le chemin de l'exil, je l'invite à passer à Fontenoy ; nous lui présenterons son calice avec bonheur et reconnaissance.

V.

L'INCENDIE.

Survenaient à Fontenoy des soldats de toute arme, de toute province. C'étaient sans doute des hommes sur lesquels on pouvait compter ; la pitié n'arrêterait point leur bras. Vers quatre heures, une riche voiture dépose des officiers supérieurs. Ils apportent l'ordre du roi : Fontenoy doit être brûlé.

Le signal est donné, les soldats se précipitent dans la maison de M. Roussel, entassent au premier étage les couchages qui restent encore et mettent le feu. A la vue des flammes, nos pauvres habitants sont atterrés ; tout espoir est perdu. Plusieurs s'échappent alors en traversant les sentinelles allemandes qui tiraient, je pense, plutôt pour les effrayer que pour les atteindre. Ces malheureux jettent l'épouvante dans les villages voisins. La frayeur est à son comble à Gondreville et à Villey-Saint-Etienne. Ces villages, disent les soldats, seront aussi brûlés ; en effet, les journaux allemands l'annoncèrent.

Un poste prussien était alors sur le pont de Gondreville. M. Gillet, maire, M. Jacquemin, instituteur, furent appelés comme otages. Ils devaient être fusillés si les soldats étaient attaqués. M. Jacquemin laissait sa femme malade et sous le coup d'inquiétudes et de craintes qui pouvaient devenir fatales. Je fis en sa faveur une démarche auprès de l'officier qui me félicita et le renvoya sur-le-champ. M. Vigneron le remplaça comme otage.

Pendant que je parlentais ainsi, M. l'abbé Antoine faisait une tentative pour pénétrer à Fontenoy. Nous étions dans les plus déchirantes alarmes ; le foyer de l'incendie s'étendait ; la maison de M. Rottement, qui touche à l'église, était en feu, et le Saint-Sacrement se trouvait encore dans le tabernacle : nous tremblions à la pensée d'une horrible profanation. M. Antoine fut arrêté par les Prussiens, qui tiraient sur quiconque approchait.

Nous retournons tous deux vers l'officier qui gardait notre pont et m'avait paru si bienveillant ; nous le conjurons de nous donner un laissez passer pour Fontenoy, ou un de ses soldats pour nous accompagner ; je lui fais les offres les plus séduisantes. Il me répond : « Mon soldat et vous, vous seriez tués : » soyez sans inquiétude, je connais les ordres ; l'église sera respectée, ainsi que la vie des habitants, je vous en donne ma parole. » Hélas ! à ce moment, Mme François était dévorée par les flammes. Je touche à l'acte le plus révoltant de ce drame.

Mme François habitait avec son fils, adjoint au maire de Fontenoy. Depuis plusieurs années cette femme, âgée de 75 ans, était paralysée, ne quittait le lit qu'aux beaux jours où ses enfants la portaient au soleil sur un fauteuil. Son lit, témoin de ses longues souffrances, était au centre de la maison, non loin du foyer. Que de fois nous sommes allés l'encourager dans cette longue épreuve !

Avant l'incendie, M. François avait demandé de charger sa vicille mère sur une voiture et de la conduire à Gondreville chez sa fille. Les Prussiens refusèrent. Voyant le feu dans plusieurs maisons. M. François rentre chez lui, et veut emporter sa mère. Les soldats se fâchent et l'un court avec sa baïonnette sur M. François qui se sauve à travers le jardin. Ramené par un sinistre pressentiment, M. François reparait dans le couloir venant du jardin. Alors une scène affreuse s'offre à ses regards : Mme François était entrée en lutte pour emporter la vénérable infirme. Elle s'avance vers le lit : un Prussien l'arrête et lui donne un soufflet ; elle se précipite de nouveau vers le lit : des soldats la prennent et la renversent sur le pavé. Elle se relève hors d'elle-même, et s'enfuit comme égarée par ces indignes traitements. Elle rencontre son mari qui accourait et lui dit : « Sauvons-nous, nous sommes perdus ! » Ils n'étaient pas loin quand ils virent la fumée sortir de leur maison : le feu s'y répandit rapidement, et Mme François mourut, consumée par les flammes sur son lit de souffrances.

On ne pouvait croire à cette mort, et l'on disait que Mme

François avait été transportée à Frouard ou à Nancy. Ses enfants l'espéraient. Il n'en était rien, et on retrouva sous les débris de la maison quelques ossements calcinés et le crucifix que la pieuse infirme portait toujours à son cou. Une croix tracée sur le toit de la maison restaurée de M. François indique l'endroit où mourut martyre sa pauvre mère !

Les Prussiens se disputaient l'honneur de porter la torche incendiaire, et quand les flammes s'élevaient, c'étaient des battements de mains et des hourras ; ils ne mettaient le feu dans une nouvelle maison qu'après un certain intervalle, et prolongeaient ainsi cette noble jouissance. M. Maillard, Sébastien, ne pouvait s'arracher à sa modeste maison ; il espérait en écarter les flammes et s'était caché dans un coin obscur. Deux soldats entrent, brisent la fenêtre pour établir un courant d'air activant le feu : cette précaution était prise partout par ces habiles incendiaires. Ils ouvrent l'armoire : elle ne renferme rien de précieux ; ils étalent sur le lit la plus belle robe, l'examinent et la dédaignent. Ces pillards désenchantés tirent la paille, allument le feu et s'enfuient rapidement. M. Maillard sort de sa retraite et réussit à étouffer la flamme naissante. Il croyait avoir évité la ruine ; mais pendant la nuit, l'humble chaumière fut brûlée avec les maisons voisines.

M. le comte de Fontenoy possède une belle ferme, riche exploitation agricole. Le soir, les Prussiens entrent et font sortir le bétail. Alors M. Geoffroy, fermier, et sa femme, se jettent à leurs genoux, les conjurent de conserver ces maisons qui ne leur appartiennent pas, et ces récoltes, qui sont leur espérance pour l'année. Ils offrent de l'argent : les soldats l'acceptent et se retirent. Un instant après, les deux bâtiments étaient en feu.

Vingt maisons brûlaient au milieu de la nuit : le temps était calme, les flammes s'élevaient à une hauteur prodigieuse. Du clocher de Gondreville, je suivais les progrès de l'incendie : je craignais pour l'église, et je venais à chaque instant interroger la flèche de Fontenoy, qui se dessinait à travers les flammes et

semblait nous dire : « La maison de Dieu est encore respectée. »

Furent brûlées, dans cette première nuit, avec les meubles et les récoltes, les maisons de :

MM. Bruant, maire,  
Forthomme,  
Hachet, — Mouilleron, locataire,  
Roussel,  
Toussaint (2 maisons), — Zimmer, locataire,  
Muller,  
Maillard-Bruant,  
Maillard, Sébastien,  
Henri, (en partie),  
Rottement,  
François, adjoint, — Thomas, André, locataire,  
Maillard,  
Lartillot, aîné,  
Albert,  
Louvion,  
Lamy,  
Thomas, mère,  
Geoffroy, père,  
Geoffroy, fils, fermier de M. le comte de Fontenoy.

La plupart des femmes, avec les enfants, étaient restées au village ou se cachaient dans les environs. Quelle affreuse nuit elles passèrent à côté de ce vaste incendie. Cependant, à ces actes de barbarie, les Allemands voulaient ajouter encore des excès plus révoltants. La population de Fontenoy est profondément morale ; les soldats tentèrent de flétrir des âmes dignes et de faire à des cœurs nobles des blessures qui ne se cicatrisent point. Les femmes, avec les jeunes filles et les enfants, s'étaient groupées dans quelques maisons ; voyant autour d'elles ces soldats égarés par le vin et la colère, elles s'entouraient des plus munitieuses précautions pour éviter les insultes. Elles furent sagement inspirées. Malheur à celles qui furent surprises

dans l'isolement ! Les officiers affectaient à cet égard une grande sévérité en face des soldats, sans doute pour l'honneur de la discipline ; mais ils se réservaient, les indignes, le monopole de l'infamie, et il y eut de leur part quelques attentats de la violence la plus dégoûtante.

Qui donc a commandé cet incendie ? Qui doit en porter la responsabilité devant l'histoire ? Est-ce le fait d'un officier subalterne désireux de couvrir sa position en trouvant des coupables parmi les innocents ? Il est impossible de s'arrêter à cette hypothèse. Sans doute le commandant de Toul fit afficher que Fontenoy serait brûlé ; mais il obéissait à des ordres supérieurs. Voici ce curieux document :

« La plus revêche surveillance à la sûreté du chemin de fer et d'étape. Le pont du chemin de fer tout près de Fontenoy aux environs de Toul aujourd'hui la nuit fait sauter. Pour la punition, la village de Fontenoy fut brûlé de fond en comble. Le même sort tombera aux lieux dans lesquels quelque chose arrive de semblable.

» Toul, 22 janvier 1871.

» Le Commandant des Etapes,  
» Von Schmadel. »

Une mesure aussi grave ne pouvait être prise par un simple commandant. La destruction du pont avait irrité au plus haut point l'état-major prussien et la cour de Guillaume. C'est de là que dut partir l'ordre de la vengeance. On peut en juger par la pièce suivante :

« Sa Majesté le roi de Prusse, empereur d'Allemagne,  
» En raison de la destruction du pont de Fontenoy, à l'est de Toul,

» Ordonne :

» La circonscription ressortissante au gouvernement général de la Lorraine paiera une contribution extraordinaire de 10,000,000 fr. à titre d'amende. Le village de Fontenoy a été

immédiatement incendié, à l'exception de quelques bâtiments conservés pour l'usage des troupes.

» Nancy, le 25 janvier 1871,

» Le gouverneur général de la Lorraine,  
» Von Bonnin. »

Voilà l'incendie mentionné dans une pièce officielle commençant par ces mots : « Le roi ordonne, etc. » Un officier me dit le lundi : Nous ne pouvons rien épargner ; notre roi veut que tout le village soit brûlé. La responsabilité des injustices dont Fontenoy fut victime remonte jusqu'au roi lui-même. Guillaume venait d'être proclamé empereur ; c'est un triste reflet sur sa nouvelle couronne.

---

## VI

### L'INCENDIE CONTINUE. — LES DERNIERS HABITANTS ARRÊTÉS PRISONNIERS

1<sup>o</sup> Lundi 25 janvier :

Pendant cette nuit d'angoisses, tous appellent le jour et s'effraient des ruines qu'il va éclairer : Nous le désirions nous-même, afin de ne pas laisser plus longtemps le Saint-Sacrement exposé dans notre église aux insultes de soldats protestants. Dès le matin, je partis avec l'abbé Antoine à Fontenoy. En sortant de Gondreville, nous voyons fuir à travers les champs couverts de neige, des femmes traînant leurs enfants transis de froid. Elles viennent à nous en pleurant et nous engagent à ne pas aller plus loin. D'épaisses colonnes de fumée s'élevaient du foyer presque éteint de l'incendie.

Nous arrivons à notre annexe désolée. Les Prussiens étaient en rang à côté de la gare. Ils nous crient de nous arrêter. Je m'approche et demande à parler au commandant. On l'avertit ;



mais avant de venir, il se concerta avec les autres officiers et nous laisse tous deux exposés aux plaisanteries des soldats. Il vient la colère sur les lèvres, nous traite de barbares, nous reproche leurs hommes égorgés, et s'écrie avec un geste menaçant : « Vous serez sévèrement traités ; restez là, puis venez nuire sa revue. » Encouragés par ces paroles, les soldats donnent un libre cours à leurs insultantes railleries. Nous y étions peu sensibles, et nous nous demandions, d'après cette réception peu flatteuse, par quel moyen nous pourrions arriver à l'église et obtenir les vases sacrés.

Un instant après, un jeune officier, s'avance, nous adresse les mêmes reproches, nous parle de la sonnerie de l'Angelus. Il nous était facile de réfuter ces accusations. Il reprend : « Vous » avez trahi votre devoir en ne protégeant pas nos soldats ; je » sais quel doit être votre ministère ; je suis catholique, et pendant deux ans, j'ai servi à Rome aux dragons pontificaux. » Je lui réplique : « Alors votre mission était plus belle que celle » que vous remplissez ; » et, profitant de ce mouvement offensif qu'il m'ouvrait contre lui, j'insiste pour avoir les vases sacrés, et je fais appel à ses sentiments religieux.

Nous nous dirigeons ensemble vers l'église, à travers les maisons qui se consomment ; la porte principale et celle de la sacristie étaient enfoncées : le reste était intact. « Venez, nous » dit l'officier, je demanderai à mon chef de vous permettre » d'emporter les vases sacrés. » Il nous arrête assez loin de la gare, pour nous tenir à distance de nos paroissiens destinés à la prison. A son retour, il nous dit : « Le commandant vous » permet d'enlever les choses saintes à deux conditions : » 1° Vous n'entrerez dans aucune maison ; 2° Vous sortirez du village immédiatement. » Il appelle un soldat, et tous deux nous suivent à l'église.

Au moment où nous sortions de l'église, des femmes nous entourèrent et nous supplient d'intervenir en leur faveur auprès des chefs, et de faire défendre aux soldats de tirer sur elles. « Eh ! » quoi, dis-je à notre officier, vous brûlez les maisons, et vous » osez encore tirer sur les femmes quand elles veulent partir ;

» que feront-elles avec leurs enfants au milieu des ruines ? » Notre Allemand niait, les femmes affirmaient. Je me rappelle avec douleur Mme Geoffroy, avec ses deux petits enfants ; leur vaste ferme était en cendres ; son mari était entre les mains des Prussiens, les soldats l'avaient menacée elle-même quand elle avait voulu gagner Aingeray, qu'habite son père. Pauvre jeune mère ! Ces émotions ruinèrent sa santé, et je la revis bientôt sur son lit de mort, dans un appartement improvisé : elle avait voulu mourir à Fontenoy.

L'officier fut attendri par les larmes de ces mères de famille, et je le vis essuyer ses yeux. Je le priai d'user de son influence pour faire cesser ce châtement immérité. « Je ne puis rien, m' » répondit-il. Notre roi le veut, le village sera détruit. »

Nous traversions la rue : « Arrêtez, nous dit-il en tirant vivement son épée. » Nous ne comprenions rien à cette prise d'armes inattendue. L'officier et le soldat se précipitent dans une maison. Ils ont sans doute découvert un franc-tireur. Ils sortent poussant rudement devant eux M. Grandidier père, vieillard incliné déjà par l'âge. Je l'engage à se résigner, à ne pas se plaindre. Ils l'entraînent à la gare ; nous prenons le chemin de Gondreville. Nous conduisons par la main Berthe Mouilleron, que ses parents, faits prisonniers la veille, avaient laissée dans son berceau, et que les soldats avaient sauvée au moment du pillage. M. l'abbé portait dans sa main l'ostensoir. Ni cette petite enfant, ni la vue de ce vase sacré ne suffirent pour nous faire respecter.

Nous étions à peine à cent mètres du village quand nous nous trouvons en face de trois Prussiens revenant du pont en suivant le chemin de fer. L'un d'eux prend son fusil et nous couche en joue. Nous nous inclinons pour éviter le coup. N'entendant aucune détonation, je me relève et je crie à ce soldat : « Vous officiers nous permettent... je n'achève pas, il dirige de nouveau son fusil contre nous. Il ne tira point. Avait-il voulu nous effrayer ? fut-il retenu par ses compagnons qui lui causaient ? Je l'ignore ; mais nous pouvions tout attendre de ces hommes égarés par le vin et la fureur.

A Gondreville, on nous regarde passer en silence ; les larmes sont dans tous les yeux ; lorsque nous entrons à l'église pour y déposer les vases sacrés fugitifs, les sanglots éclatent ; plusieurs personnes de Fontenoy nous y attendaient en priant. Malgré les poignantes émotions de ce voyage, nous remercions Dieu ; nous n'avions plus à craindre une profanation, qui aurait été pour nous le souvenir le plus amer de ces tristes jours.

Qui le croirait ! au milieu de la nuit, les Prussiens cherchaient encore de nouveaux otages ; loin d'être désarmés par cet effroyable incendie, ils sévissaient avec un nouvel acharnement. M. Muller et M. Henri furent arrêtés auprès de leurs maisons en feu. Pour atteindre la gare, ils durent traverser un groupe de soldats qui les frappaient avec le poing, le pied, le sabre ou la crosse du fusil. L'un de ces héros prenait plaisir à tourmenter M. Muller, qui s'en plaint à un officier. Tenu à distance, ce soldat furieux se venge en crachant pendant deux heures à la figure des prisonniers. Que d'habitants furent exposés à de pareilles avanies, qui jettent un si beau jour sur la délicatesse de l'éducation prussienne.

Le principal jouet de la cruauté des Allemands pendant cette nuit horrible fut M. Maillard, Charles, âgé de 74 ans. Ce vieillard était d'une grande bonhomie. Soit à cause de l'originalité de son langage, soit à cause du fils qu'il avait à l'armée, il subit un véritable martyr. On lui lia les mains derrière le dos et on le frappa sans pitié. Plusieurs fois il se jeta aux genoux de ses bourreaux demandant grâce ; les coups redoublaient au milieu des éclats de rire. Un soldat prit même une bûche de bois et en frappa le malheureux patient. M. Maillard resta comme brisé par ce traitement barbare ; conduit à la prison de Nancy, il mourut le 30 janvier.

La veille, M. Roussel, M. Grandidier (Pierre), avaient été forcés de suivre comme otages les patrouilles prussiennes ; ils traversèrent Velaine, Sexey, Aingeray ; les maires de ces trois communes leur furent adjoints ; ils parcoururent les bois et vinrent passer misérablement la nuit à Liverdun. Surpris par nos soldats, les Allemands auraient d'abord égorgé ces innocents ;

ils appelaient cela de la prudence. Le lendemain, M. Gô Lambert fut ainsi promené devant une compagnie. Après avoir souffert le jour et la nuit, MM. Roussel et Grandidier revinrent à Fontenoy, le lundi matin, et furent dirigés sur la prison de Toul. M. Geoffroy et M. Gô Hippolyte pris également dans cette nuit, furent menés à Nancy avec les autres captifs.

Fontenoy devenait désert ; les Prussiens chantaient au milieu des ruines, attendant le signal de continuer l'incendie. De nouvelles colonnes de fumée s'élevèrent bientôt ; comme la veille, le foyer s'agrandissait sans cesse, et pendant cette seconde nuit, ce fut encore un spectacle effrayant.

Furent brûlées, le 28, avec mobilier et récoltes, les maisons de :

MM. Brice,  
François, charron. — Chalbot, locataire.  
Cahez,  
Bruant, Joseph,  
Veuve Joigneaux,  
Bruant, Christophe,  
Barat, père,  
Arnould, Joseph,  
Arnould, père,  
Grosjean,

La famille Brice avait été la veille conduite à Toul et à Nancy ; personne ne se trouva pour chasser le bétail : les vaches furent brûlées à l'écurie. Je ne m'explique pas l'indifférence des Allemands à ce sujet. Ils pressuraient la France par leurs réquisitions, et à Fontenoy, ils brûlaient le foin, la paille, l'avoine, le blé ; des sacs de blé furent brûlés dans les granges : c'était la plus aveugle destruction, mais aussi le moyen le plus direct de nous ruiner.

« Mardi, 24 janvier.

Mon presbytère était envahi sans cesse par les infortunés fugitifs de Fontenoy ; je voyais leur dénûment et leurs inquiétudes ; les bruits les moins rassurants circulaient au sujet des

prisonniers. Il fallait pourvoir à tant de misères. Je me rappelais les larmes de l'officier prussien à Fontenoy, et j'étais poursuivi par cette pensée : une démarche auprès du commandant amènerait peut-être l'élargissement des captifs, et qui sait, la cessation de l'incendie. L'abbé Louis, vicaire de la cathédrale, vint me prévenir que les dames de Toul se réunissaient pour nous offrir les premiers secours ; je partis pour cette ville décidé à faire les démarches qui me paraissaient imposées par nos malheurs. Je pensais, en cas d'échec, ne m'exposer qu'à des injures ; je devais les affronter dans l'espérance du bien à réaliser.

Je sus à Toul que le commandant était dans une exaspération telle que ma présence l'irriterait encore davantage. Chacun me disait : « Attendez quelques jours » ; ce retard me brisait le cœur ; en sortant de Gondreville, j'avais vu l'incendie recommencer. J'allais par les rues, m'informant et cherchant comment je pourrais prudemment m'ouvrir une porte vers ce redoutable commandant qu'on n'osait aborder. Je rencontre M. Didelot, pharmacien, je lui fais part de mon projet et des obstacles qui l'entravent. Je connais, me dit-il, le capitaine qui tient les bureaux de la place ; si vous voulez, nous irons le voir, nous serons parfaitement accueillis, et vous n'avez rien à craindre.

Les circonstances les plus inattendues me poussaient vers la prison.

Un officier supérieur arrivait d'Allemagne et désirait avoir des renseignements sur la famille d'un sergent-major, né dans la Meurthe, et alors prisonnier en Silésie. Ce sergent avait un frère prêtre et missionnaire. Je pense à Joseph Marchal, de Raville, mon ami d'enfance, dont le frère Charles est missionnaire en Amérique. J'entre chez l'officier, qui fut enchanté : Joseph Marchal donnait des leçons de français à ses enfants pour adoucir sa captivité. J'engage ce commandant à me seconder dans ma tentative en faveur de Fontenoy. « Je regrette, me » dit-il, de ne pouvoir vous aider directement ; mais faites une » démarche, et, à l'occasion, je vous serai favorable. » Je vais en toute confiance aux bureaux de la place.

Le capitaine nous accueillit avec une rare politesse. M. Didelot lui dit le but de ma visite, et je commençai à plaider la cause de Fontenoy. Pendant que je parlais, l'officier traça quelques mots sur un papier et le remit à un sergent. Il m'interrompait de temps en temps pour m'adresser certaines questions auxquelles je répondais de mon mieux ; j'espérais réussir à prouver l'innocence de mes paroissiens. Le sergent rentre tenant un pli ; le capitaine l'ouvre, et me dit en le lisant : « Vous » êtes détenu. » Ces mots furent un coup de foudre pour M. Didelot, et moi-même je ne pouvais y croire. Ce capitaine en apparence si bienveillant avait fait connaître ma présence au commandant, et celui-ci, ravi de l'occasion de me saisir sans bruit, avait ordonné mon incarcération. Une demi-heure après, j'entrais à la prison militaire, et j'étais placé dans la chambre où M. Bruant, maire, souffrait depuis deux jours.

À ce moment, l'incendie reprenait avec une nouvelle intensité. Vers dix heures du matin, le feu fut mis à la maison de M. Moriot, puis éteint par les Prussiens eux-mêmes. Hésitaient-ils à continuer l'œuvre de la destruction ? ou voulaient-ils réserver pour leurs troupes cette magnifique maison ? Le soir, cette belle propriété fut détruite, et le feu brûlait à trois extrémités de notre pauvre village. Les ordres du roi s'exécutaient avec la plus rigoureuse ponctualité.

Furent brûlées avec mobilier et récoltes, les maisons de :

MM. Moriot (2 maisons), Thomas, Jean-Baptiste et Bruant, veuve, locataires.  
Muller, fils,  
Lartillot, Victor,  
Louis Hyacinthe,  
Maison d'école,  
Gigout, fils,  
Gô, Lambert, cultivateur,  
Grandidier, père, — Grandidier, fils (locataire).  
Rousselot,  
Bernard,

MM. Grandidier, Pierre,  
Arnould, J.-B., père,  
Rousselot, Michel, — Rousselot, veuve, locataire,  
Roussel, de Villey,  
Arnould, J.-B., fils,  
Arnould, Clément,  
Gigout, mère.  
Bouchot, de Nancy, — Barrat, locataire,  
Bonhôte,  
Racadot, cultivateur.

3<sup>o</sup> Mercredi, 25 janvier :

On l'a remarqué, Fontenoy ne fut pas incendié dans un moment de colère : l'œuvre fut lente, et la vengeance fut poursuivie froidement. Les Prussiens allaient la terminer et pourraient écrire à Guillaume : « Fontenoy n'est plus, vous êtes vengé. » Quelques maisons peu fournies de paille n'étaient pas totalement détruites. Les soldats prirent du pétrole, enduisirent les portes et les planchers et mirent le feu de nouveau. La maison de M. Trévis fut aussi brûlée ce jour. Il ne restait plus que trois maisons à côté de la gare, et trois chaumières au-dessus de l'église, toutes plus ou moins détériorées : elles étaient nécessaires aux troupes, le feu dut cesser.

Après l'incendie, les Prussiens amenèrent un photographe à Fontenoy pour prendre cette scène désolée dont ils osaient se faire gloire. Ils placèrent leurs soldats avec art, afin de rendre l'effet plus saisissant. L'épreuve ne parut point satisfaisante : la première maison à gauche n'était pas brûlée ; c'était une ombre qui blessait ces généreux Allemands. Aussitôt les ordres sont donnés, les soldats renversent une partie du mur et restent sur la brèche, occupés à démolir. C'est dans cette attitude, si douce au cœur prussien, qu'ils sont représentés. La maison de M. Hachet fut donc détériorée uniquement pour offrir une image plus frappante du désastre. Oui, les Allemands sont des artistes ; ils aiment les belles choses !

L'église, debout au fond du tableau, au milieu des ruines,

semble redire à la reine Augusta, comme un écho des pieuses lettres de Guillaume : « Nous respectons les choses saintes ; » Dieu est avec nous. »

---

## VII

### PILLAGE DE L'ÉGLISE

Plusieurs officiers nous avaient affirmé que l'église serait respectée ; c'était même l'objection qu'ils nous faisaient quand nous voulions enlever les vases sacrés. « Nous prenez-vous, » nous disaient-ils avec indignation, pour des impies et des » barbares ? nos soldats sont plus religieux que les vôtres ; » soyez tranquilles, on ne touchera pas à l'église. » Ces promesses ne dissipèrent pas toutes nos inquiétudes.

Le mercredi soir, M. l'abbé Antoine fut mandé par un soldat auprès du commandant de Gondreville. Il s'y rendit avec une certaine appréhension, et il voyait déjà s'ouvrir devant lui la prison de Toul. Cet officier lui dit : « Si j'entends vos cloches, » je m'emparerai des clefs de votre église. » M. Antoine lui fit observer que depuis le dimanche matin on n'avait pas sonné ; puis, profitant de cette entrevue, il lui parla de l'église de Fontenoy, et lui demanda la permission de transporter le mobilier, puisque le village était abandonné, et que les offices n'avaient plus lieu.

Le lendemain, il reçut de Fontenoy cette lettre :

Monsieur le Curé,

Je vous prie de me visiter à Fontenoy, à la gare, pour reprendre les choses sacrées de l'église. Je suis à votre disposition, et l'ordonnance catholique a l'ordre de vous accompagner à moi.

J'ai l'honneur d'être votre serviteur,

(Nom illisible.)

Capitaine du régiment 17 et commandant à Fontenoy.

M. Barnage, professeur au grand-séminaire, et M. Mathieu, Désiré, professeur à Pont-à-Mousson, étaient à ce moment dans mon presbytère. Ils se rendirent à Fontenoy avec M. Antoine. Le capitaine les reçut avec bienveillance, requit deux voitures pour transporter le mobilier, et commanda des soldats pour le charger. Voici l'état dans lequel se trouvait l'église :

La porte d'entrée et celle de la chapelle des fonts étaient enfoncées ; le bassin de l'eau baptismale était enlevé ; les Prussiens s'en servaient pour préparer leur café. Il ne restait du lustre que la carcasse en fer ; le cristal était en morceaux dans l'église ; des éclats avaient même traversé les fenêtres et furent retrouvés dans le cimetière. Les soldats s'étaient amusés à frapper ce lustre avec leurs fusils. Il était moins dangereux de jouer à la baïonnette avec ce lustre qu'avec les Chasseurs des Vosges. Toutes les croix des autels étaient emportées ; les chandeliers abîmés et tordus ; la porte du tabernacle enfoncée à coups de crosse de fusil. Quelle profanation si nous n'avions pas insisté pour enlever le Saint-Sacrement ! Une pierre d'autel était aussi brisée. A la sacristie : ornements, surplis, aubes, fleurs, vases cassés étaient jetés pêle-mêle sur le pavé, et avaient été foulés aux pieds. Des mains habiles (quelques femmes suivaient les soldats) avaient taillé le sujet des écharpes, enlevé les galons les plus précieux, et détaché les parties les plus riches des soutanelles ; les petits chandeliers et candélabres avaient disparu.

Un soldat emporta à Nancy le diadème de la statue de la Sainte Vierge. Les personnes qui le logeaient le réclamèrent et nous le renvoyèrent par l'évêché. Une bannière de la Sainte-Enfance : quel trophée ! fut prise par un officier bavarois. Sa famille la renvoya des environs de Munich, aux demoiselles Maggiolo, de Nancy, qui nous la firent parvenir par M. Pierre, ancien curé de Gondreville.

Les soldats ne laissèrent aucun objet dont ils pouvaient tirer parti. Ils enlevèrent avec dextérité, sans nuire aux meubles, toutes les serrures de la sacristie, et, pour couronner cet odieux pillage, un protestant écrivit sur un panneau du buffet :

« Misérable est le prêtre qui abandonne ainsi son église. »  
Quand il m'insultait, ce soldat ignorait sans doute que son chef, plus habile, me tenait étroitement dans la prison de Toul, précisément parce que je m'étais occupé de mes malheureux paroissiens.

---

## VIII

### LES PRISONS ET LES INTERROGATOIRES

Nous étions vingt-trois en prison : quatorze à Toul, neuf à Nancy. Deux vieillards moururent à Nancy des suites des mauvais traitements qu'ils avaient subis. Cependant tous à la prison de Nancy furent entourés, dans la mesure du possible, des plus touchantes sympathies et des soins les plus délicats de la part de l'administration française. Les sœurs furent admirables ; M. l'abbé Didelot, aumônier, a tous les titres à notre reconnaissance ; les hommes les plus honorables de la ville s'intéressèrent aux malheureux détenus, et multiplièrent les démarches pour calmer leurs inquiétudes et hâter leur délivrance. Au bout de huit jours, tous sortirent excepté M. Mayeur qui ne fut libre que le 11 février.

A Toul, personne n'osait réclamer en notre faveur ; on aurait aggravé notre triste situation, tant les officiers étaient prévenus. Nous étions séparés. Le plus grand nombre était dans la sellerie d'une caserne, exposé au froid et à toutes les injures de l'air : les fenêtres brisées pendant le siège n'avaient pas été réparées. Ces malheureux avaient pour nourriture le pain et l'eau, sauf un chétif repas chaque deux jours. Ils couchaient à vrai dire sur le plancher, tant la paille était distribuée avec une cruelle parcimonie. Se plaindre, c'était s'attirer de nouvelles injures et les railleries des impitoyables gardiens.

La prison militaire était réservée aux détenus les plus compromis. Là, se trouvaient M. Simorre, chef de gare, qui sortit le quatrième jour, après son interrogatoire; M. Bruant et moi. M. Moriot vint passer quelques jours seulement dans notre étroite chambre. Nous étions au rez-de-chaussée, dans un appartement humide, ne prenant jour que par une lucarne sur l'endroit le plus infect de la cour. Pour la nuit, on nous apportait à 9 heures un matelas d'une propreté douteuse; nous l'étendions sur le plancher, et nous nous enveloppions dans une couverture. Tout ce luxe disparaissait à 6 heures du matin, et nous n'avions pas même une chaise pendant la journée.

Au dessus de ce local, si peu séduisant, étaient les Prussiens, amassés ivres dans les rues de la ville. Ils arrivaient à toutes les heures de la nuit. C'étaient parfois des scènes effrayantes. L'un d'eux, dans sa fureur, fut deux heures à lancer contre la porte, son fourneau brisé. A chaque bond du fourneau, il poussait des cris et des blasphèmes affreux. Encore si nous n'avions eu à souffrir que du vacarme, mais le plancher qui nous séparait de ces aimables hôtes, nous préservait à peine contre... Il est des détails que la délicatesse française ne souffrirait point. Les premiers jours nous ne sortions pas. On nous laissa plus tard, passer le matin et le soir un quart d'heure dans la cour, avec les soldats prussiens. Ils furent toujours très-convenables à ce moment. Outre le factionnaire qui gardait la prison, un autre se promenait toute la nuit devant notre porte. On nous permit de prendre notre nourriture, si nous voulions la payer, au traiteur chez lequel mangeaient les officiers prussiens; c'était une économie qu'ils faisaient à nos dépens; on nous le pardonnera, nous fûmes les premiers à y applaudir.

#### LES INTERROGATOIRES.

A Toul et à Nancy, le but des juges était le même. Ils voulaient s'assurer : 1° Si les habitants attendaient les soldats Français; 2° S'ils les avaient secondés dans l'attaque du poste et la destruction du pont. Ils insistaient sur ce dernier point, car si les

habitants n'étaient pas complices, il était impossible de justifier l'incendie. Ils furent bientôt convaincus de l'innocence des accusés; aussi leurs questions étaient peu sérieuses, et allaient toujours se perdre dans des reproches injustes et des menaces ridicules. A Nancy, M. Puggé, juge, pressa plus vivement M. Mayeur, instituteur. Il avait sonné l'Angelus à l'heure ordinaire; c'était le moment de l'explosion, coïncidence fatale! Le juge avouait que l'accusation se soutenait difficilement, mais il devait la poursuivre d'office, et remplissait cette tâche avec une ténacité qui ne fait pas son éloge.

A Toul, M. Roussel, aubergiste, subit un véritable assaut, de la part des officiers prussiens. Ils le soupçonnaient d'avoir reçu les agents français qui venaient étudier le pont. C'était vrai; mais ces agents étaient déguisés, et l'un d'eux dina même un jour avec un chef prussien, et coucha dans la même chambre.

Quels reproches pouvait-on adresser à celui qui recevait l'un en face de l'autre ?

M. le maire fut appelé trois fois devant le commandant. En vain il exposait avec quelle réserve il avait agi vis-à-vis des soldats français; en vain il prouvait qu'il était étranger à leur tentative, il ne pouvait convaincre ses juges dont tout le système croulait si le maire lui-même était irréprochable. Les mêmes questions me furent adressées avec de légères variantes. Je vais donc reproduire mes deux interrogatoires qui seront comme le reflet de tous les autres; et je leur laisserai leur physionomie bizarre et désordonnée; le lecteur appréciera mieux l'insolence et le peu de sincérité de mes juges. Ils soupçonnaient les prêtres de communiquer avec notre armée, et de recevoir des dépêches secrètes; supposition, hélas! fort gratuite, mais qui m'explique certaines insinuations et leur désir de me surprendre en défaut. Pour abréger, j'indiquerai par la lettre D les questions qui me furent posées, et par R mes réponses.

Le jeudi 26, à 10 heures du matin, je fus conduit devant le commandant entouré de nombreux officiers. Après un préambule capable de m'effrayer, il dit :



D. — Vous êtes accusé d'avoir laissé tinter plus vite qu'à l'ordinaire les neuf coups de cloches qui précèdent l'Angelus.

R. — Ces coups de cloches ont un sens liturgique, et sont frappés, trois par trois, à de légers intervalles. J'affirme que dimanche matin ils ont été tintés comme à l'ordinaire.

D. — Je soutiens qu'ils ont été plus précipités. Le commandant exprima lui-même leur mouvement rapide.

R. — Si vous connaissiez notre cloche, vous jugeriez ce mouvement impossible. Je vous le répète, on a sonné comme les autres jours.

D. — En donneriez-vous votre parole d'honneur ?

R. — Ma simple parole de prêtre doit vous suffire. Cependant, si vous l'exigez, je vous l'affirmerai solennellement.

D. — Votre parole d'honneur ! je n'en veux pas. Il n'y en a plus en France, témoin vos soixante officiers.

R. — Laissez nos officiers ; ils sauront défendre leur honneur. Mon caractère doit écarter tous vos soupçons.

D. — Du reste, vous nous embêtez (*sic*) avec vos cloches. Vous sonnez sans cesse, à Nancy, on sonne le jour et la nuit.

R. — J'espère, Monsieur, que votre intention n'est pas de me mettre sur le dos toutes les cloches du département. Je ne réponds que de celles de Gondreville.

Plusieurs officiers se mirent à rire, et j'allais les imiter quand le commandant reprit d'un ton sévère :

D. — A quelle heure vous êtes-vous éveillé dimanche matin ?

R. — Entre deux heures et demie et trois heures, quand vous avez tiré le canon à Toul.

D. — Alors vous avez entendu passer les francs-tireurs à Gondreville ?

R. — Est-ce qu'ils ont traversé mon village ?

D. — Certainement, vous ne le saviez pas ?

R. — Non, Monsieur, c'est vous qui me l'apprenez. Depuis deux jours, je parlais de leur arrivée à Fontenoy, avec mes paroissiens, et personne à Gondreville ne les a ni vus ni entendus.

— Les Chasseurs des Vosges ne s'étaient pas même approchés de notre village.

D. — (Un officier.) Vous vous découpez dans vos réponses. Vous entendez le canon de Toul, et vous n'entendez pas passer vos soldats dans votre village ?

R. — Connaissez-vous Gondreville ?

D. — Non.

R. — Je le regrette ; vous sauriez qu'un régiment d'artillerie peut passer sur la route, sans que je l'entende de mon presbytère.

D. — (Le commandant.) A quelle heure avez-vous appris l'explosion du pont ?

R. — Un peu après sept heures. En me rendant à l'église, j'ai traversé la rue et j'ai demandé ce que signifiaient ces coups de canon. On m'a répondu : le pont de Fontenoy vient de sauter. — Le commandant comme ravi :

D. — Ah ! vous saviez donc, vos paroissiens savaient qu'il devait sauter ?

R. — Non, Monsieur, nous en étions tous fort surpris ; mais on voyait la brèche, il fallait y croire.

D. — Je le sais, vos paroissiens sont venus regarder. Ils ont même poussé des cris de joie, vous en serez sévèrement punis.

R. — Je n'ai pas entendu ces cris ; mais vous ne sauriez nous faire un crime de cette joie patriotique, excitée par ce succès de nos armes.

Assez, dit le commandant, et il fit un signe au sergent de la prison.

Je repris : Vous n'avez donc rien à me reprocher personnellement. Une épidémie sévit dans ma paroisse ; permettez-moi de retourner vers nos malades. Je me présenterai tous les jours, si vous le voulez, à votre poste de Fontenoy.

Le commandant, d'un ton de mépris : Vos malades, vos épidémies, j'ai bien d'autres soucis dans la tête. Allez.

Je fus reconduit en prison.

Le même jour, à 5 heures du soir, je fus appelé pour subir un second interrogatoire. Le commandant se promenait dans la salle et paraissait encore plus soucieux et plus irrité que le matin. Votre nom, me dit-il d'un ton sec, et pesez bien vos paroles, car.... et sans achever la phrase, il m'indiqua de la main un officier prêt à écrire ma déposition. Je touchais au moment solennel ; d'ailleurs les charges étaient graves, mais maladroitement imaginées.

D. — Vous êtes accusé et convaincu d'avoir fait tinter, dimanche matin, sous forme de tocsin, vos cloches de Gondreville et de Fontenoy à quatre heures moins vingt minutes et à six heures moins vingt minutes.

R. — Je n'entends pas depuis ma maison les cloches de Fontenoy, je ne puis en répondre. — Je serais très-étonné cependant qu'on les eût sonnées à de telles heures. — Ma maison touche à l'église de Gondreville. J'étais éveillé à quatre heures moins vingt minutes, levé à six heures moins vingt minutes et je nie que mes cloches aient été tintées d'une manière quelconque.

D. — Vous osez nier ?

R. — Oui, Monsieur, je nie, si on avait entendu les cloches à ce moment, on aurait cru à un incendie, et tout le village aurait été mis en émoi. Si vous doutez de ma parole, faites une enquête. — A ce mot, le commandant bondit de colère, fit le tour de la table en blasphémant et dit :

D. — Vous nous insultez. Voilà deux soldats qui m'affirment avoir entendu vos cloches et je ferais une enquête ? Ce serait une injure à notre armée ; notre parole est sacrée. — Deux soldats étaient là, jetant sur moi des regards menaçants.

R. — Si vos soldats affirment, moi je nie, et je demande une enquête. Si l'on avait sonné la nuit, sans mes ordres, je serais le premier à me plaindre.

D. — Je pense que ce n'est pas vous qui avez sonné ; vous ne seriez plus ; je vous aurais fait fusiller sur-le-champ. Quel est votre sonneur ?

R. — C'est M. Jacquemin, instituteur.

D. — Epelez son nom.

Je prévis qu'on allait encore arrêter M. Jacquemin. Ce jour, à Nancy, le juge disait à M. l'instituteur de Fontenoy : Votre collègue de Gondreville sera aussi enfermé.

R. — M. le commandant, je fais un appel à votre cœur, Madame Jacquemin est malade ; une émotion peut lui devenir fatale. C'est une mère de famille ; vous ne voudriez pas assumer une telle responsabilité. Contentez-vous d'interroger M. Jacquemin, c'est un homme loyal, un excellent instituteur (1).

D. — Ah ! vous êtes tous excellents en France ; excellents les curés, excellents les instituteurs, excellents vos six officiers de Dijon.

R. — Pourquoi me parlez-vous des officiers de Dijon ? vous ne nous laissez parvenir aucune nouvelle de nos armées.

D. — Est-ce que vous vous désintéressez de ce qui regarde votre patrie ?

R. — Loin de là, mais je ne suis pas ici pour répondre sur des faits que j'ignore.

D. — Sachez que dès que nous sommes dans un pays, tout ce qui se fait contre nous est un crime.

R. — Permettez-moi de ne pas souscrire à ce principe.

D. — A quelle heure vous êtes-vous éveillé dimanche ?

R. — Je vous l'ai dit ce matin, vers 2 heures et demie.

D. — Pourriez-vous me donner votre parole d'honneur que vous n'avez pas même sommeillé une demi-minute depuis ce moment jusqu'à l'heure de votre lever ?

R. — Je pense ne m'être pas rendormi, mais désireux de retrouver le sommeil, et dans l'état de calme où j'étais, j'aurais pu, sans m'en douter, m'assoupir un instant. Je n'engage pas ma parole d'honneur sur des points aussi difficiles à préciser. Je vous affirme deux choses qui doivent vous suffire :

1<sup>o</sup> Je crois ne m'être point rendormi ;

2<sup>o</sup> J'étais éveillé aux moments où vous m'accusez.

Ce fut alors une explosion de colère et d'injures. Le com-

(1) M. Jacquemin ne fut nullement inquiété.

mandant marchait dans la salle en gesticulant avec menaces, m'appelant traître, fourbe, escobar et m'accablant de tous les mots grossiers qui traînent dans nos mauvais livres. Les officiers paraissaient déconcertés et cherchaient à l'apaiser. Il revint s'asseoir et me dit d'un ton plus calme : écoutez votre déposition. L'officier m'en donna lecture ; c'était la négation toute simple des sonneries prétendues ; elle était parfaitement rédigée je la signai et dis au commandant.

Vous ne pouvez donc articuler aucun reproche qui me concerne directement ; au nom de la justice, je vous demande de retourner dans ma paroisse. Votre sort, me répondit-il, n'est plus entre mes mains, votre destinée dépend du gouverneur. Je fus reconduit en prison.

Cependant Paris s'était rendu ; l'armistice avait été signé ; les élections étaient faites ; les autres habitants de Fontenoy détenus à Toul, avaient été renvoyés après quatorze jours d'inquiétudes et de privations ; je restais seul avec M. Bruant, maire. Nos jours se passaient tristement sans recevoir aucune nouvelle et sans entrevoir l'époque de notre délivrance. M. Voinot, vicaire général, avait bien voulu faire en ma faveur une démarche auprès du juge d'instruction prussien à Nancy, qui lui montra ma déposition et lui dit : je crois aux affirmations de M. le curé, mais deux de nos soldats soutiennent le contraire et je ne puis leur donner tort. Il promit toutefois de saisir la première occasion qui se présenterait pour obtenir du gouverneur mon élargissement.

Le dimanche 12 février, nous touchions à la fin de notre modeste dîner quand un sergent vint frapper à notre fenêtre et nous dire : M. le curé est libre, M. le maire le sera bientôt. M. Bruant ne sortit que trois jours après.

En quittant la prison, je me rendis aux vêpres à la cathédrale. M. le curé me pria de les présider pour faire connaître ma sortie aux habitants de Toul qui s'étaient si vivement intéressés à tous les prisonniers de Fontenoy : Le soir, je rentrais à Gondreville où mes paroissiens me firent un accueil que je n'oublierai jamais.

## IX.

### QU'ÉTAIENT DEVENUS LES HABITANTS DE FONTENOY ?

Le lecteur peut s'imaginer quelles furent les alarmes et les douloureuses émotions des habitants de Fontenoy. A la vue de l'incendie et pendant la nuit du dimanche, ils avaient comme oublié leurs maisons, leurs récoltes, leur mobilier dévorés par les flammes ; ils ne songeaient qu'à sauver leur vie et étudiaient en tremblant le moyen de fuir leur infortuné village. On ne saura jamais ce qu'ont souffert ces innocentes victimes des plus iniques représailles.

En voulant s'échapper plusieurs étaient surpris par les postes prussiens et refoulés vers les maisons. Que cette première nuit fut affreuse ! Les uns se cachaient dans les vignes, le long des murs, épiant le moment favorable pour s'élançer à travers les champs ; les autres se tenaient sans lumière et sans bruit dans la maison Toussaint, offrant une issue facile du côté de la forêt. De ces diverses retraites ils entendaient le pétilllement des flammes, les cris de joie des Prussiens, les plaintes et les gémissements des malheureux qu'on arrêtait et qu'on frappait. Quelques-uns assez heureux pour gagner le bois, n'osaient plus en sortir et y passèrent la nuit dans des craintes continuelles. Ne pouvant plus compter sur la pitié des Prussiens, des malades, des vieillards, profitaient de l'obscurité pour atteindre un village voisin. M. Arnould, le plus âgé de la commune, arriva péniblement à Sexey, soutenu ou plutôt porté par M. Arnould, Joseph, son fils. M. Mouilleron luttait depuis trois ans contre une incurable maladie. Il se lève le dimanche matin à cause du tumulte. Il est entraîné, frappé par les soldats. Avant d'arriver à la gare, il est saisi de crachements de sang et allait tomber faible quand il fut mis en liberté. Le soir, craignant d'être brûlé sous son toit, il recueille ses dernières forces et s'achemine

tout chancelant vers Sexey. Mme Gigout, clouée sur son lit depuis trois mois par la maladie, n'ose rester chez elle tant elle a peur du feu et va passer la nuit dans les vignes derrière un amas d'échalas, grelottant sous une misérable couverture. Trévis, Edouard au moment de sa fuite, fut découvert par les Prussiens qui le poursuivirent longtemps et il ne dut son salut qu'à la rapidité de sa course et aux accidents de terrain dont il profita pour se couvrir contre les coups de fusil. Chacun peut se représenter ce qu'eut d'émouvant et de pénible cette évasion des habitants de Fontenoy.

Qui pourra peindre le dénûment de ces misérables fugitifs. Ils n'étaient revêtus que des pauvres habits qu'ils avaient mis le dimanche en se levant ; plusieurs n'avaient que des sabots et personne n'osait se pourvoir mieux avant le départ. C'était le cas d'appliquer le terrible passage de l'Écriture : « Que celui qui sera dans les champs, ne retourne point chez lui pour prendre son vêtement. » Récoltes, provisions de l'année, tout était perdu. On ne put rien sauver dans les maisons incendiées le dimanche ; il y eut des essais de sauvetage dans celles qui ne furent brûlées que les jours suivants. On se glissait dans ces maisons par les jardins ; on enlevait à la hâte, la literie, le linge laissés par les pillards ; on les portait dans les vignes et, à la faveur de la nuit, les hommes transportaient ces tristes débris dans les villages voisins. Quelques soldats prussiens favorisèrent ce sauvetage ; d'autres se montrèrent impitoyables et M. Arnould, Clément, fut maltraité dans une de ces tentatives.

Nos infortunés habitants arrivaient donc dépouillés et complètement ruinés, n'ayant pas même un lit pour se reposer, une chaise pour s'asseoir, un morceau de pain pour le lendemain : ils arrivaient les uns malades de frayeur, les autres accablés de coups, tous brisés par les plus pénibles émotions et les plus poignantes inquiétudes pour l'avenir ; ils étaient sans ressource, sans asile et ne voyaient devant eux que la plus affreuse misère ; si laborieux, si économes, si fiers de se suffire par leur travail, ils devront manger le pain de l'aumône et se couvrir des vêtements de la charité.

Les populations des villages voisins furent à la hauteur de ce désastre et accueillirent les fugitifs avec empressement et générosité. Il y a peu de logements libres à la campagne, on sut en trouver ; il fallait d'ailleurs peu de place pour ces pauvres familles, une chambre suffisait. La plupart des habitants s'étaient portés vers Velaine, Sexey et Aingeray, la fuite était plus facile de ce côté ; un grand nombre revint bientôt à Gondreville qui présentait plus de ressource pour le logement et rapprochait des terrains à cultiver. Quelques familles se retirèrent dans d'autres villages où des parents leur offraient un asile.

Fontenoy était abandonné ; les Prussiens chantaient au milieu des ruines, montaient à la tour et sonnaient nos cloches pour célébrer leur beau triomphe.

Nos habiles et prudents ennemis ne pouvant laisser longtemps la ligne du chemin de fer interceptée, firent rapidement travailler au rétablissement du pont détruit ; tous les hommes valides des villages voisins furent appelés, sous les menaces les plus sévères. Il fut alors permis de retourner à Fontenoy, où l'on voyait les malheureux habitants fouiller les débris entassés dans les caves et chercher les pommes de terre que les flammes ou les Prussiens auraient épargnées. On se rappelle encore à Nancy les mesures vexatoires que prirent les Prussiens pour se procurer des ouvriers. Ils en réclamaient 500 ; ils ne se présentèrent pas. Les Allemands interdirent toute espèce de travail dans les ateliers et les usines sous peine d'une amende de 5,000 francs ; les ouvriers ne vinrent pas. Le préfet Renard communiqua alors à M. le maire le document suivant qui fut placardé sur les murs de la ville :

« Si demain à midi, 500 ouvriers des chantiers ne se trouvent pas à la gare, les surveillants d'abord, certain nombre d'ouvriers ensuite seront fusillés sur place.

« Nancy, le 23 janvier 1871.

« Le Préfet, S. Renard. »

Alors quelques ouvriers se présentèrent à la gare, mais le préfet ne fut content ni du nombre ni de la qualité des bras qui se mettaient à sa disposition.

Le vendredi 26 janvier, le maire de Nancy reçut encore du préfet prussien la lettre suivante :

« Nancy, 26 janvier 1871.

« Monsieur le Maire,

« La mairie ayant envoyé à Fontenoy pour les travaux de la reconstruction du pont sauté des vieillards, des malades et des enfants, je l'invite à envoyer demain, à 7 heures, à la gare du chemin de fer 150 ouvriers capables.

« En cas de refus, je serais forcé de faire saisir des individus valides, habitants de Nancy, sans prendre garde à leur position sociale et de les faire conduire à Fontenoy.

« Recevez, M. le Maire.....

« Le Préfet, S. Renard. »

« Cette razzia d'hommes fut exécutée entre midi et une heure » sur la place Stanislas, pendant que la musique militaire allemande faisait entendre ses concerts les plus mélodieux. Les » Prussiens ramassèrent ainsi 150 à 200 individus de tout âge » et de tout costume, depuis les élèves du lycée et de simples » gamins jusqu'à des hommes graves, en paletot et d'un âge » très mûr, le plus grand nombre toutefois appartenait à la classe » ouvrière. — Ces derniers détails sont empruntés au Journal » de M. Lacroix pendant l'invasion en 1870-1871. »

Nancy s'indignait à juste titre, les villages voisins de Fontenoy étaient plus maltraités encore ; toutes les voitures étaient requises pour suppléer la partie de la ligne interceptée et faire le transbordement de Toul à Fontenoy ; les officiers prussiens étaient d'une dureté, d'une exigence insupportables ; et M. Gillet, maire de Gondreville fut indignement frappé parce qu'il ne pouvait sur-le-champ faire face à leurs incessantes réquisitions.

Les deux arches écroulées furent comblées par un terrassement et, après un travail opiniâtre, les trains purent franchir de nouveau la Moselle, le onzième jour après l'explosion du pont. Ce retard laisse entrevoir les difficultés qu'aurait pu créer à l'armée allemande la destruction de ce pont, si elle avait eu lieu plus tôt. M. Rambaux prouve que, si ce coup de main ne fut point exécuté au mois de novembre 1870, il ne faut pas en accuser sa vaillante troupe.

## DEUXIÈME PARTIE.

### Restauration de Fontenoy.

#### I.

#### LES PREMIERS SECOURS.

Le malheur qui frappe l'innocent excite toujours une profonde sympathie : aussi le désastre de Fontenoy souleva de tous côtés une bienfaisante compassion. Des secours nous arrivèrent de la Suisse, de la Belgique, de l'Autriche, de l'Angleterre, de l'Amérique. En France, le patriotisme s'unissait à la charité, et sous l'inspiration de ces deux sentiments, chacun semblait oublier les sacrifices imposés par la guerre, et donnait d'une main généreuse. Puissent ces actes admirables de nos concitoyens monter vers le ciel comme une prière en faveur de notre patrie !

Fontenoy détruit nous a montré ce que peuvent la haine, la cruauté, une coupable vengeance : Fontenoy rebâti nous fera admirer ce que peuvent la charité et le patriotisme.

Aux habitants des villages voisins notre première reconnaissance. Non contents d'abriter les fugitifs, ils partagèrent leur table avec eux, et surent adoucir l'amertume des premiers jours. A Gondreville, le bureau de bienfaisance fit une distribution de pain. Toul envoya des vêtements et d'autres secours. A Nancy, les familles les plus charitables s'intéressaient à nos malheureux ; des offrandes étaient déposées à l'Evêché, d'autres étaient recueillies par Mmes O'Gormann et de Scitivaux. Mme de Sciti-

vieux visita Velaine, Sexey, Chaligny, soulageant les ménages réfugiés dans ces localités. Mme de Bonfils nous apporta le produit d'une quête faite à Pont-Saint-Vincent. Villey-le-Sec nous envoya des vêtements, et Laxou une somme considérable.

M. Silvain, chanoine titulaire et M. Pierre, aumônier à Ludres, autrefois curés de Gondreville, MM. les anciens vicaires en leur nom et au nom de leurs paroisses, nous firent parvenir des sommes qui témoignent de leur attachement à leurs anciens paroissiens.

Le 13 janvier, M. l'abbé Antoine se rendit à Nancy. M. Velche, maire, lui promit d'ouvrir une souscription, et déposa quelques jours après, à l'Evêché, une somme de 2,000 francs. Ce ne fut pas le dernier témoignage de générosité que nous donna le conseil municipal de Nancy.

Ce mouvement admirable en faveur de Fontenoy se développait. M. Curé, de Nancy, mit un tableau à la loterie. A sa demande je lui adressai onze familles qui reçurent chacune 50 francs. M. le chanoine Régnier, au nom de deux prêtres, nous versa 200 francs comme première offrande, car M. Régnier ne cessa de porter le plus vif intérêt à nos incendiés et à notre église.

Avec ces offrandes nous pouvions aider à vivre pendant quelque temps. L'essentiel était de mettre de l'ordre dans la répartition et de l'établir sur la base la plus équitable. Une liste des familles fut dressée avec le chiffre de ses membres, et à chacune d'elles était assignée une quantité de pain en harmonie avec ses besoins : ce travail fut fait de concert avec MM. les curés de Velaine et de Sexey. Les personnes plus éloignées reçurent des secours dans la même proportion. Notre trésor semblait-il s'épuiser, nous faisons un appel qui toujours fut couronné de succès. Souvent la Providence sut y pourvoir d'une manière inattendue.

Au commencement de mars, M. l'abbé Antoine parcourut quelques villages situés entre Haroué et Mirecourt, et fut parfaitement accueilli. Au nom de Fontenoy, les cœurs étaient émus et les mains s'ouvraient avec empressement. Haroué,

Affracourt, Xirocourt, Bouzanville, Grimonviller se distinguèrent par leurs collectes.

Le 8 mars, s'arrêtait devant ma maison une voiture chargée de vêtements : C'était un envoi de la société de secours aux paysans des Quakers, M. Samuel Caffer, délégué, avait été reçu quelques jours auparavant par Monseigneur l'évêque de Nancy qui le pria de faire une large part à Fontenoy. M. Caffer et Miss Jackson qui l'accompagnait, me firent mille questions sur nos incendiés. J'allai avec eux à Fontenoy. Les habitants travaillaient aux vignes, ils s'empressèrent de descendre au village. Nos bienveillants visiteurs, touchés de leur misère, remirent à M. Bruant, maire, 1,000 francs pour les semences du printemps, et me promirent 1,000 francs pour la reconstruction. L'année suivante je reçus M. Lake, de Londres, et Miss Jackson qui parcouraient, au nom de la société, les localités secourues. Ils furent surpris de la rapidité avec laquelle Fontenoy était sorti de ses ruines, et comme preuve de sympathie, me demandèrent de les tenir au courant de ce qui intéressait notre village.

Les vêtements apportés étaient déposés chez les religieuses de Gondreville. L'une de leurs salles fut transformée en vestiaire permanent, ou pour mieux dire, devint un ouvroir : C'est là que l'on réparait, quand ce travail était nécessaire ; c'est là que se faisaient les distributions. A chaque partage nous tenions une note exacte des objets remis. Les Anglais nous félicitèrent de ce mode de répartition.

Le 29 avril, Monseigneur l'Evêque donnait la confirmation à Gondreville. Sa Grandeur voulut, après midi, se rendre à Fontenoy pour consoler et encourager les malheureux parents des enfants qu'Elle avait bénis le matin. A cette nouvelle, tous les habitants s'étaient réunis et attendaient à l'entrée de leurs ruines. Monseigneur traversa à pied le village, adressant à tous une bonne parole, visita les malades et se dirigea vers l'église qui devint trop étroite pour contenir les personnes accourues des villages voisins. Sa Grandeur adressa une touchante et paternelle allocution et laissa 500 fr. comme gage de son dévouement à Fontenoy.



Les visites de nos bienfaiteurs se succédaient. M. Démole, délégué du Comité de Genève, vint à Fontenoy et à Gondreville, versa une somme pour les familles les plus indigentes et nous expédia quatre caisses de vêtements. Il fut d'une sollicitude persévérante à l'égard de nos incendiés. M. le Maire et moi nous reçûmes, par son entremise, plus de 5,000 francs. Au moment où M. Démole réglait les comptes du Comité, il m'adressa le télégramme suivant : « Encore quatre noms de Fontenoy par le télégraphe », et quatre de nos pauvres familles bénéficièrent des dernières ressources du Comité de Genève.

La charité inspirait les plus ingénieuses pensées. M. Thomas de Saint-Clément nous adressa 2 harasses contenant plus de 800 pièces de faïence qui transformèrent les tables de Fontenoy, la moitié des méringes n'avaient pas revu d'assiettes depuis l'incendie. Cette distribution fut une des plus originales. Nous l'avons dit; à chaque partage était dressé un tableau fidèle de tous les objets, celui-ci était d'un pittoresque parfait. Je reçus par M. le curé de Saint-Clément d'autres dons qui témoignent du bon vouloir de ce charitable village.

Mlle Maria Jacquot travaillait pour nous avec des dames de Nancy et les jeunes personnes qu'elles préparait aux examens. Elle nous fit plusieurs envois de vêtements. Elle devint quêteuse pour Fontenoy et n'eut point de repos qu'elle n'eût offert une paire de draps à chaque famille.

M. le comte de Lambel m'invita à faire passer à son château une voiture qui revint chargée des objets les plus utiles à un ménage et les plus capables de réjouir un intérieur. Mme Poirel, de Rosières, fut également bien inspirée. Plusieurs personnes de Nancy, l'Hôtel de l'Est, firent aussi parvenir des chaises, des vêtements et autres objets dont nous sûmes toujours tirer un bon parti.

Quelques meubles devenaient indispensables dans ces ménages renaissants, et, tout modeste que dût en être le choix, nous trouvions encore en face d'une dépense considérable. La charité y pourvut. Vandières nous envoya 550 fr.; M. le Maire et M. le Curé avaient fait ensemble une collecte dans ce village :

cette entente produisit partout les plus heureux résultats; Villey-St-Etienne nous envoya 412 francs dont 200 de Mme Thibaut; Ecouves, 85 francs; Sexey, 63; Sommerviller, 526; Crévic, 281 dont 100 de Mme Saunier de Faber; Hudiviller, 87; Deuxville, 72; Hénaménille, 71; Raville, 77. Gondreville souscrivit pour 450 fr.. Nous recevions en même temps 50 fr. des RR. PP. Jésuites de Nancy, 100 fr. des RR. PP. de la Chartreuse de Grenoble, 200 francs de Son Eminence le cardinal de Bordeaux. Les jardiniers de St-Jacques de Lunéville quêtèrent pour nous au jour de leur fête. Une confrérie de Barbonville suivit ce bel exemple.

Plusieurs voyageurs saisis d'indignation à la vue des ruines de Fontenoy, remettaient, en passant, leur offrande au chef de gare. D'autres personnes m'adressaient des lettres chargées qui souvent n'étaient pas signées. Que de pages édifiantes j'ai sous les yeux, où éclatent les plus beaux sentiments du patriotisme et de la foi.

On nous écrivait de Lunéville ou des environs :

Monsieur le Curé,

J'ai vu dans les journaux que vous vous chargiez de distribuer des secours aux habitants de Fontenoy. Je vous envoie 100 fr. que je vous prie de donner à celles des malheureuses victimes qui en ont un besoin immédiat ou qui ne peuvent attendre les secours que la Chambre va sans doute leur voter. Je me recommande à vos prières.

*Un chrétien.*

Fontenoy est un village agricole : les habitants travaillent à la vigne et surtout dans les champs. On approchait des semailles du printemps, et tout le grain avait été brûlé. Cette situation menaçante pour l'avenir éveilla la bienfaisante attention des hommes intelligents qui s'occupent de l'agriculture. J'ai relaté les 1000 francs versés dans ce but par la Société des quakers. M. Sépulcre, de Bouxières-aux-Chênes, me fit parvenir 200 francs au nom d'une famille de Liège (Belgique). M. Grandeau,

président de la Société de Nancy, avança des semences qui devaient être rendues après la récolte. L'écart du prix fut considérable, ce déficit fut couvert par la Société et par M. de Scitivaux. Aux semailles d'automne, M. Grandeau avança également du blé : les cultivateurs ne devaient en représenter que moitié : encore le prix de cette partie fut reversé dans le trésor ouvert à tous les habitants. Nous ne saurions trop remercier M. Grandeau et ses collaborateurs de la part qu'ils accordèrent à nos incendiés et du dévouement qu'ils leur portèrent dans ces jours de détresse.

Avant même que les Prussiens n'aient quitté Fontenoy, plusieurs familles y revinrent. Elles s'entassaient dans les rares maisons conservées. On éleva quelques baraques en planches ; on utilisa la moindre parcelle de toit qui n'était pas incendiée. Au-delà des maisons, auprès du jardin se trouvaient çà et là une chambre à four, une petite écurie, un hangar non atteints par les flammes : avec quelques planches on improvisa des corps de logis. C'était pauvre, incommode au-delà de toute expression, mais on était chez soi, non loin de son champ et de sa vigne. Ces revenants, car ils en avaient l'air, pour aboutir à la rue, traversaient les ruines du principal bâtiment, passaient le long des murs calcinés, étayés de toutes parts, et apparaissaient comme des fantômes sortant de ces amas de décombres. A la fin de mai, trente ménages étaient installés au milieu de ces débris.

La veille des Rameaux, la clef de l'église, que les Prussiens avaient conservée jusqu'alors, nous fut remise, et le lendemain la première messe fut chantée. Les habitants de Fontenoy, apprenant cette bonne nouvelle, se rendirent à leur pauvre église. C'est là qu'ils se retrouvèrent pour la première fois, en face de leur autel mutilé, dépouillé. Le sanctuaire, par son délabrement répondait parfaitement à l'indigence de tous. Bien des larmes coulèrent pendant l'office, et cependant on sortit avec l'espérance que le village renaîtrait bientôt de ses cendres.

Malgré le dénûment de la sacristie, nous ne pensions rien demander pour l'église avant que les maisons ne fussent rele-

vées. Des personnes pieuses prévinrent nos désirs et ne voulurent point attendre pour rendre à nos autels leur dignité. Mme Collot de Toul, Mmes Guérin, Vesque, Fischer, Ricard, Hulot, Duval, la plupart des maisons religieuses de Nancy, l'Evêché par plusieurs dons, ornèrent notre chapelle dévastée. Des linges sacrés, venant de Mgr Darboy et portant les initiales de son nom, nous furent envoyés. Quel douloureux rapprochement entre la mort du vénérable archevêque martyr et les ruines de notre village ! M. Michaud, directeur de la cristallerie de Baccarat s'offrit avec une grâce charmante à remplacer le lustre détruit par les Prussiens. La statue de saint Laurent, notre patron, s'était brisée en tombant de son piédestal ; une autre statue plus belle y remontait bientôt, grâce à la pieuse générosité de M. l'abbé Régnier. D'autres donateurs nous aidèrent dans les réparations les plus urgentes, celle du tabernacle, etc. Des offrandes, dans ce but, nous arrivaient des points les plus éloignés. Je me plais à citer un négociant de Lille, M. Dubois-Legendre, une mère de famille de la Dordogne, voulant remercier le ciel de la conservation de son fils longtemps exposé durant la guerre. M. Beaulieu, ingénieur à Frouard, au nom de la Société, remit 400 francs pour les pauvres, à M. le maire, et à moi 100 francs pour l'église. « Nous aimons, nous dit-il, à secourir les pauvres, mais nous rendons hommage à l'Eglise pour le bien qu'elle sait leur faire. »

---

## II.

### COMITÉS DE RECONSTRUCTION.

La nourriture, le vêtement, c'est la charité qui les avait donnés : il fallait rebâtir, c'est aussi la charité qui donnera l'impulsion. Sans doute Fontenoy devait recevoir de l'Etat une indemnité, mais, cette indemnité, il fallait l'attendre presque un an et,

avant ce terme, de grands travaux pouvaient être exécutés. Cette pensée fut comprise, et des hommes dévoués organisèrent un comité de reconstruction ainsi composé : M. Volland père, président ; M. Duvaux, professeur, secrétaire ; M. Collin, notaire, trésorier ; MM. Humbert, architecte, Gérard, propriétaire à Gondreville, Collin, membre du Conseil général, Bataille, de Foug, Manginot, adjoint au maire de Toul, membres du Conseil d'arrondissement. Invité par ces messieurs, je fus heureux de leur apporter mon modeste concours dans l'intérêt de mes paroissiens. Le patriotisme avait inspiré dès le début un projet magnifique, c'était de conserver les ruines comme un monument de l'injustice et de la barbarie de nos ennemis, et comme un souvenir capable d'entretenir dans les cœurs le désir d'une noble vengeance. Dans ce cas, on aurait rebâti le village à quelque distance : les habitants devaient alors faire cession de leurs maisons, sous la condition de retrouver l'équivalent dans les constructions nouvelles. Presque tous y consentirent. Cependant des observations furent faites sur les inconvénients qu'amènerait le transport du village. Il fallait l'éloigner de la Moselle et le manque d'eau était à craindre ; il fallait acheter un nouvel emplacement ; il fallait rompre avec les souvenirs du vieux foyer domestique ; d'ailleurs il restait après l'incendie des pans de muraille dont on pouvait tirer parti ; les caves, les puits étaient creusés ; on réalisait une économie considérable à rebâtir sur les anciennes fondations. Ces puissantes raisons firent abandonner le premier projet, incontestablement le plus beau au point de vue patriotique, et il fut décidé qu'on relèverait simplement les maisons incendiées, en corrigeant ce qu'il y avait de trop défectueux dans l'ensemble.

Le comité fit faire une estimation de la valeur des immeubles avant l'incendie, de la somme nécessaire à la reconstruction et, avec ces données, répartit ses secours en tenant compte de la fortune de chacun : moins une famille avait de ressources, plus forte était l'allocation.

Un second comité se forma à Toul, afin d'agir plus efficacement sur l'arrondissement et de recueillir dans la ville les riches

offrandes que faisait espérer une souscription ouverte par M. Trévis. Les membres de ce comité étaient : MM. Manginot, président ; Dubois, notaire, trésorier ; Blocq, banquier, Dieu, commissaire priseur, Dolot, capitaine des pompiers, Mansuy, curé de la cathédrale, Naquard Louis, docteur, Pierson, curé de Saint-Gengoult, Rampont, avoué, de Tinseau, avocat, Viller, notaire. Les deux comités se réunirent trois fois à Fontenoy pour fixer de concert la somme qui serait aliouée à chaque famille. La somme votée ne devait être versée qu'à mesure que les travaux de reconstruction s'exécuteraient et je fus chargé d'y veiller : j'inscrivais sur un registre l'objet de chaque dépense, l'argent versé pour la couvrir, et je faisais signer le propriétaire et l'ouvrier qui recevaient cette somme : ainsi rien ne pouvait être détourné du but que nous poursuivions. Nous étions loin de pouvoir tout payer, mais nos avances donnaient du crédit, rassuraient les ouvriers et les excitaient à travailler. Ces dispositions eurent les plus heureux résultats, et chacun s'empressa de rebâtir. Pendant l'été 1874, Fontenoy présentait le spectacle le plus animé : plus de cent ouvriers étaient occupés ; les rues étaient sans cesse encombrées de voitures conduisant les matériaux ; le chemin de fer amenait à prix réduit les planches, les tuiles, les pierres de taille. Les cultivateurs de Sexey, Velaine, Aingeray, Villey-le-Sec, surtout ceux de Gondreville firent gratuitement des voyages pour une somme considérable : c'était pour eux le moyen le plus facile de travailler efficacement à la reconstruction.

M. Dolot nous expédia au nom de la Société Civet deux wagons de pierres de Lérrouville, la maison Grosdidier, de Commercy envoya des pointes, M. Antoine du Montet, plusieurs milliers de briques percées et les entrepreneurs de Nancy, des objets de démolition qui pouvaient encore être employés. Les marchands de bois eurent des égards pour nos incendiés. Tout favorisait notre œuvre, et pour l'hiver les deux tiers des maisons étaient couvertes. Les sommes reçues par le comité dépassaient toute attente. M. le Préfet avait autorisé les communes à voter un secours. Des quêtes étaient faites dans un

grand nombre d'églises et dans les chapelles des établissements ; des journaux avaient ouvert une souscription dans leurs colonnes. M. Claude, maire de Celles, me promit d'intéresser son Conseil municipal à notre œuvre et m'annonçait bientôt que 200 francs étaient à notre disposition, cet exemple fut suivi par quelques communes de la Meuse. Plusieurs comités pour les victimes de la guerre contribuèrent largement à la reconstruction : M. le maire reçut d'un comité de Geispolsheim (Alsace), 850 francs, de Bayonne, 500 ; de San-Francisco (Californie), 750. Je reçus par l'entremise de l'Evêché, de Vienne, 200 francs ; de Wasselone, 140 francs ; de Carcassonne, 500 francs ; Mme de Scitivaux versa 2,000 francs au nom d'un comité central de Paris. M. le comte de Chambord me fit remettre 500 francs. Le comité de secours français de Genève, envoya 800 francs par la préfecture. M. Sonette, inspecteur d'Académie à Laon, ouvrit dans les collèges et les écoles primaires du département de l'Aisne une souscription qui produisit : écoles primaires, 3,077 fr. ; écoles normales 11 francs ; collèges 284 francs. La société de Philadelphie remit par le général Changarnier, 2,500 francs. La société de la Croix-Blanche de Hollande, par M. de Carcy, 2000 f., etc.

Mme Thiers était présidente de l'OEuvre de la souscription nationale du sou des chaumières. Je lui recommandai six de nos plus modestes maisons : une somme nous fut aussitôt promise, mais elle ne paraissait pas suffisante pour la restauration complète. Mme de Montesquiou qui fut pour Fontenoy d'un dévouement inépuisable, m'engagea à présenter de nouveaux devis et une nouvelle supplique qu'elle voulut adresser elle-même à Mme Thiers, et nos six chaumières reçurent 5,628 francs. Pour ajouter aux ressources de l'œuvre, les membres du comité déployaient le plus grand zèle, écrivaient au loin et multipliaient leurs démarches. Après une première répartition de 42,000 francs, au mois d'octobre, dans la seconde réunion des deux comités, on fit une autre distribution de 10,000 francs.

### III.

#### DIFFICULTÉS DE L'HIVER 1871-1872.

Nous voyions approcher l'hiver avec les plus vives appréhensions. Les maisons étaient à peine couvertes ; rien n'était organisé dans l'intérieur. A quels dangers on allait s'exposer en entrant dans ces constructions nouvelles ? On était à peine vêtu ; on manquait des objets les plus nécessaires ; les récoltes avaient été mauvaises ; toutes les économies avaient disparu pour faire face aux réparations ; les deuils, les malades se multipliaient, conséquences inévitables de tant de privations et d'émotions si pénibles.

M. Louvion était mort à Emberménil chez sa fille qui l'avait recueilli, M. Lorrain à Lagny chez ses parents qui lui avaient donné l'hospitalité, M. Arnould J.-B. père à l'hôpital Saint-Julien où des personnes charitables l'avaient fait placer ; M. Maillard père, succombait à Fontenoy dans une écurie dont il avait fait un logement provisoire ; Lartillot Victor, s'éteignait à Sexey, à la fleur de l'âge, que d'autres maladies réclamaient des soins délicats ! Michel Ernest, père de famille longtemps retenu sur son lit, les enfants Lamy incapables de travailler pendant plusieurs mois, la famille Lartillot tant éprouvée à Dommartin. Que d'autres je pourrais encore citer !

La détresse et la misère grandissaient de tous côtés. Les bienfaiteurs se multiplièrent. M<sup>me</sup> Jalabert, Mlle Débonnaire de Gif, de Marbache, Mmes de Baine, de Pompey, Mme de Villatte de Grenoble, Mme la baronne de Ravinelle, de Besançon, nous firent alors parvenir de précieux secours en argent et en vêtements. L'hôpital de Saint-Nicolas nous envoya 155 francs. Château-Salins, 250 ; Tincry, 90 ; Delme, 60 ; M. Elie Lestre de Nancy, 200 ; Mme Apechie née Naquard, de Toul, vint elle-même faire une distribution au nom d'un comité de Bordeaux.

Malgré ce concours, il nous était impossible de traverser l'hi-

ver sans imposer de cruelles privations à nos malheureux habitants.

Je fis part de nos inquiétudes à M. Trouillet, curé de Saint-Epvre qui me remit 500 francs et m'offrit une quête dans son église. Monseigneur l'autorisa avec empressement et me témoigna le regret de ne pouvoir lui-même présider cet office. La ville de Nancy s'était montrée admirable envers Fontenoy. Nous eûmes la pensée d'y conduire une partie de la population, pour remercier nos bienfaiteurs. L'administration du chemin de fer mit à notre disposition quarante places gratuites aller et retour. D'autres habitants partirent à pied. Et le jour de la Dédicace, à la messe de onze heures et demie, eut lieu, à l'église Saint-Epvre, la plus touchante manifestation en faveur de notre pauvre village. Tous-les journaux de Nancy avaient annoncé la réunion et la quête, avec la plus grande bienveillance. Mme de Montesquiou et Mme la vicomtesse de Jeanville voulurent bien quêter.

Les habitants de Fontenoy étaient rangés devant le chœur, sur deux lignes ; aux victimes la place d'honneur. Puis venaient M. le préfet, M. le maire de Nancy, M. Mangin, adjoint, M. Elie-Baille, président du tribunal de commerce et autres notabilités. Les vastes nefs se remplissaient comme par enchantement, d'une foule sympathique, et la presse fut telle, que les courageuses quêteuses ne purent parcourir tous les rangs. A la vue de nos malheureux, l'émotion gagnait tous les assistants. Je devais monter en chaire, et je crus que le chemin le plus direct pour aller à ces cœurs, si bien disposés, c'était de redire simplement le triste état où nous nous trouvions encore, et je prononçai l'allocution suivante, qui est le tableau fidèle de la situation de Fontenoy, à l'entrée de l'hiver.

« MES CHERS FRÈRES,

« Cette imposante réunion ne laisse aucun doute sur vos sympathies pour Fontenoy et vos charitables dispositions envers ses infortunés habitants. Vous savez tous comment ce village fut pillé et livré aux flammes. L'incendie dura quatre jours ; 51

maisons n'étaient plus qu'une ruine ; le mobilier qu'avait épargné le soldat fut détruit par le feu ; les récoltes et toutes les provisions furent anéanties ; les habitants qu'on put saisir furent jetés en prison.... Quel déchirant spectacle s'offrit à mes yeux le 25 janvier, le matin, lorsque j'allais, sous les menaces et les injures, chercher le Saint-Sacrement dans mon église désolée ! Les femmes et les enfants se sauvaient, en pleurant, à travers les champs couverts de neige et se réfugiaient dans les villages voisins. Ils y trouvèrent l'hospitalité, mais ils étaient tous sans pain, sans ressources et presque sans vêtements. C'est là que vinrent les soulager les généreuses offrandes de Nancy. Je suis heureux d'exprimer, au nom de tous, notre profonde reconnaissance à Mgr l'évêque qui visita nos ruines, releva notre courage par ses consolantes paroles et nous laissa un gage touchant de sa charité, à Monsieur le maire et à Messieurs les membres du Conseil municipal de cette ville et aux honorables familles qui furent pour nous la main de la Providence dans cette affreuse détresse. Nous n'oublierons aucun de nos bienfaiteurs. Nous avons aussi reçu de personnes charitables et de divers comités des vêtements et du linge ; quand ces envois étaient partagés entre 220, chacun restait encore pauvre.

Un comité se constitua pour la reconstruction du village. Jusqu'à ce jour il a recueilli 52,000 francs. Sous son impulsion les travaux de réparation marchent avec activité ; 40 maisons vont être couvertes, 35 ont reçu des secours du comité qui favorise les familles indigentes. Cette somme, réunie dans des temps si difficiles, fait l'éloge des membres du comité et prouve les sympathies de tous pour cette OEuvre patriotique. Elle est insuffisante pour relever 51 maisons, et plusieurs habitants dont la maison est déjà couverte, ne peuvent, faute de ressource, s'y préparer un logement convenable. Ils attendent, il est vrai, l'indemnité du gouvernement ; grâce au dévouement de M. le préfet, nos malheurs sont appréciés par l'illustre chef de l'Etat et nous sommes assurés du bienveillant concours du Conseil général. Quelle que soit cette première indemnité ; elle ne dépassera pas les frais de grosses réparations.

Voici l'hiver. Entrez dans ces nouvelles maisons : dans un coin de la chambre, aux murs humides, vous verrez sur le plancher une paillasse et une couverture, état pénible de plusieurs qui n'étaient pas les plus pauvres avant le désastre. Pour tenter la reconstruction, ils ont sacrifié les économies de l'été ; ils ont ébréché même la récolte, d'ailleurs très mauvaise, et je connais des familles vivant autrefois avec facilité, qui se résignent à ne manger que du pain d'orge.

Presque tous ont été visités par la maladie, conséquence inévitable des traitements subis, des frayeurs et des déchirantes émotions des premiers jours. Que de victimes à Fontenoy ! Depuis cette femme paralysée, qui fut brûlée dans son lit, malgré les cris et les efforts de ses enfants ; depuis ce vieillard qui s'en allait pleurant, appuyé sur son bâton et qui tomba frappé d'une balle tirée à bout portant. Vous citerai-je son frère, qui se mourait, il y a quelques semaines, épuisé de privations, dans une écurie, son dernier refuge. O mon Dieu, épargnez désormais ces scènes émouvantes à mon cœur sacerdotal. Naguère encore, une jeune mère de famille tombait malade dans une chambre froide et délabrée. Il fallait emprunter un fourneau et je me hâtais d'acheter un peu de bois ; une autre femme brisée par l'âge souffre depuis un mois dans un hangar ouvert de toutes parts. Que d'autres détails également tristes je pourrais ajouter.

Telle est notre situation. Les plus heureux vont entrer dans des maisons qui ne sont pas terminées ; chez un grand nombre il n'y a pas de mobilier et beaucoup se demandent avec anxiété : où prendrons-nous le pain de nos enfants pendant cet hiver !

Mes chers paroissiens, ne désespérons pas dans cette longue et douloureuse épreuve. Nous sommes environnés de l'élite de la société de Nancy ; les cœurs les plus charitables sont à nous et sur cet orgue des artistes éminents applaudissent à leur générosité. Habitants de Fontenoy, que vous êtes loin de ces jours où vous étiez conduits dans les prisons de Toul et de Nancy, avec des traitements que stigmatisera l'histoire ; que je suis loin moi-même de la première démarche que je fis pour vous ; espé-

rant arrêter l'incendie, j'allais implorer la pitié de ceux qui l'avaient allumé, confiance présomptueuse qui m'ouvrit les portes de la prison.

Aujourd'hui, mes frères, pour la première fois je fais appel du haut de la chaire aux âmes généreuses et compatissantes, je suis heureux de le faire à Saint-Epvre sous le patronage de M. le curé et dans cette église où tout proclame votre esprit de foi et de charité. »

Après la messe, une table de cinquante couverts, préparée par les soins de M. le curé de Saint-Epvre, attendait nos paroissiens ravis. La quête, quoique inachevée, fut abondante. Elle avait été à l'office, de 1,925 francs. Et les jours suivants elle s'augmenta encore. Il y eut à Nancy comme un nouvel élan de sympathie et de générosité. Plusieurs loteries furent tirées, jusque dans les cafés, et allèrent grossir les ressources du comité. M. Trouillet adressa le compte-rendu de notre réunion au R. P. Dortmans, de Dublin. Ce capucin charitable l'inséra dans un journal d'Irlande, et ouvrit une souscription qui nous rapporta 650 fr. Il m'en envoya la liste que je conserve dans nos édifiantes archives.

A ce moment, le Conseil général s'occupait de la répartition de l'indemnité de l'Etat. Il préleva pour Fontenoy une somme de cent mille francs. M. de Montesquiou nous apporta lui-même cette bonne nouvelle. Inutile de dire la joie et la reconnaissance de nos habitants. Jusqu'alors les enfants de Fontenoy avaient fréquenté les écoles de Gondreville. M. le Préfet choisit un local où l'on ferait provisoirement la classe. Il n'y avait pas de logement pour l'instituteur. Le conseil municipal demanda le jeune Muller, sorti de l'Ecole normale et enfant de Fontenoy. M. Muller habita la maison de son père, à peine restaurée, et pendant deux ans, donna les soins les plus dévoués aux enfants du village.

Cet hiver dans lequel nous étions entrés inquiets, se passait d'une manière inattendue. Mme de Montesquiou envoya des couvertures ; Mme de Scitivaux des lits et des matelas. La



ville de Nancy fit cession de vingt-cinq fourneaux dont les Prussiens s'étaient servis. Mmes Riston, Henriot, Rolland de Malleloy apportèrent le produit d'une messe en musique. M. Godfring, secrétaire de la Faculté, vendait, à notre profit, plusieurs pièces de vers, et nous remit de fort belles sommes à différentes reprises.

Au nouvel an, nous nous étions concertés avec M. le maire, pour offrir des étrennes à nos administrés, et l'année commença pour eux sous un jour rassurant. Quelque temps après, Mme la comtesse de Fontenoy, vint elle-même distribuer une somme de mille francs, recueillie au Brésil ; et le 2 février, je recevais une lettre de M. le comte de Paris, m'annonçant que la comtesse disposait de deux mille francs en notre faveur. Avec ces secours, l'intérieur des ménages se transformait peu à peu, et nous voyions chaque jour, avec bonheur, s'effacer les traces de l'extrême misère que nous avions tant redoutée.

#### IV.

##### DERNIERS TRAVAUX DE RECONSTRUCTION.

L'œuvre de la reconstruction n'avait presque pas été interrompue pendant l'hiver, tant on avait hâte de mettre fin à ce pénible exil. L'indemnité de l'Etat permit de donner aux travaux une activité nouvelle. Un second versement de 52,000 fr. était venu s'ajouter aux 100,000 fr. votés, avant partage, par le Conseil général. Le comité fit une troisième et dernière répartition et dédommagea quelques locataires, signalés comme dignes d'intérêt. Les deux comités réunis, avaient versé la somme de 66,000 fr. M. le Maire et moi, nous avons distribué 12,000 fr. environ en secours temporaires. Ces derniers chiffres disent assez la part de la charité publique, dans la reconstruction de

Fontenoy. En additionnant ces sommes, les lecteurs croiront peut-être que les habitants se sont enrichis par le désastre. Ce serait une illusion, car les pertes dépassaient le chiffre de trois cent mille francs. Pour être exact, je l'avouerai, le déficit qui reste encore, est surtout supporté par les familles les plus à l'aise. Les domestiques de Nancy s'étaient cotisés pour offrir à Fontenoy l'obole du pauvre. M. de Carey recueillit ces précieuses offrandes, et pour perpétuer le souvenir de cette générosité si touchante, on s'était proposé d'élever une fontaine, le terrain ne s'y prêtant point, cette souscription servit à doter notre village d'une belle pompe à incendie sur laquelle sont gravés ces mots :

Donnée à Fontenoy  
Par les domestiques de Nancy.

A la fin de 1872, il ne restait plus à rebâtir que deux maisons. J'eus la pensée de faire bénir solennellement notre village, et de convier à cette fête patriotique nos bienfaiteurs. Les habitants se réjouissaient de ce jour qu'ils appelaient déjà la fête de Fontenoy, et s'apprétaient à témoigner d'une manière éclatante à nos autorités et aux personnes qui les avaient secourus, leur vive et sincère reconnaissance. Monseigneur approuvait ce projet, et avait déjà provisoirement fixé le jour de la cérémonie. Tout nous faisait espérer un magnifique concours. L'administration civile s'en effraya et me conseilla d'attendre le départ des Prussiens qui pourraient se froisser de cette manifestation. Je dus différer, mais avec un profond regret : Les mêmes craintes firent encore retarder cette cérémonie en 1873, et nous appelons de tous nos vœux, le jour où nous pourrions réaliser ce pieux dessein, et célébrer cette fête impatientement attendue par les habitants de Fontenoy.

Au jour de cette bénédiction, je pensais faire une quête pour notre église encore pauvre et dépouillée, et avec le produit, lui donner quelques ornements et surtout un modeste chemin de croix, qui resterait pour nos paroissiens, un souvenir vivant de tant de bienfaits, et une source de consolation après leurs cruelles épreuves.

# TABLE



## PREMIÈRE PARTIE.



### INCENDIE DE FONTENROY.

Chapitres.	Pages.
I. — Les Prussiens à Fontenoy, avant le 22 janvier 1871. . . .	5
II. — Destruction du pont . . . . .	9
III. — Retour des Prussiens à Fontenoy. — Les premiers habitants arrêtés prisonniers. . . . .	12
IV. — Le pillage . . . . .	20
V. — L'Incendie. . . . .	24
VI. — L'Incendie continué. — Derniers habitants arrêtés prisonniers . . . . .	29
VII. — Pillage de l'église. . . . .	37
VIII. — Prisons et interrogatoires . . . . .	39
IX. — Qu'étaient devenus les habitants de Fontenoy? . . . . .	47



## DEUXIÈME PARTIE.



### RESTAURATION DE FONTENROY.

I. — Les premiers secours . . . . .	51
II. — Comités de reconstruction . . . . .	57
III. — Difficultés de l'hiver 1871-1872. . . . .	61
IV. — Derniers travaux de reconstruction. . . . .	66

